56e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 8 23 FÉVRIER 1939

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT	Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Protonotaire apostolique *ad instar participantium* Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
FONDATEUR	DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'antisémitisme et les messages du P. Coughlin. — Examen de ses arguments contre les Juifs. — II. Peut-on attribuer aux Juifs la Révolution bolchéviste russe ? — Responsabilité de l'Etat-Major allemand dans cette Révolution. — III. Hitler et les Juifs. — Le manichéisme racial de *Mein Kampf*. — IV. Les arguments de l'antisémitisme en Allemagne. — Comment les renseignements donnés en Allemagne sur l'influence des Juifs en France jettent un doute sur ces arguments. — V. Arthur Rimbaud, mercanti et aventurier en Ethiopie. — Notes bio-bibliographiques sur Rimbaud.

I

Il y a de « *l'antisémitisme dans l'air* ». La preuve, s'il était besoin d'en donner une et si les faits n'étaient connus de tout le monde, c'est que ces mots eux-mêmes que nous avons mis entre guillemets forment le titre d'un article récent de la revue catholique américaine *Commonweal*, dans son n° du 30 décembre 1938.

Pour comprendre cet article et celui qui lui fait suite dans le même n°, il faut savoir que les Etats-Unis, qui furent le premier pays à proclamer l'émancipation politique des Juifs, en 1763, sont aussi l'un des pays du monde où les Juifs comptent les plus forts effectifs groupés, — par exemple : 1.600.000 dans New-York seulement, plus du tiers de la population, — et qu'ils y possèdent, par la presse et la banque, une influence difficile à mesurer, mais sûrement considérable. Il était donc inévitable que les mesures prises contre les Juifs en Allemagne en vinssent à provoquer, aux Etats-Unis, les plus vives réactions et les discussions les plus acharnées en sens divers.

Et nous aurons une idée de la virulence de la querelle juive en ce pays quand nous aurons retrouvé, au beau milieu de la controverse, le Rév. Charles E. Coughlin, qui n'avait pas fait parler de lui depuis quelque temps, et que voici revenu au premier plan de la scène.

La revue que nous analysons présente ainsi les faits :

« Au terme de son adresse radiophonique du 20 novembre 1938, le P. Coughlin exprima une profonde sympathie pour les Juifs d'Allemagne. Après cela, il entreprit de découvrir et d'exposer les raisons pour lesquelles le nazisme s'est montré si hostile à la race juive. Son explication était conçue en de tels termes qu'elle donnait à entendre que les Juifs d'Allemagne méritaient, dans une large mesure, les cruelles injures qu'ils ont eu à subir de la part des nazis. La majeure partie de ses auditeurs devaient indubitablement conclure que « les Juifs ne l'avaient pas volé ! »

Il affirma : « C'est une croyance, bien ou mal fondée, du présent gouvernement allemand que les Juifs, — non en tant que partisans d'une religion, mais au point de vue national, — étaient responsables des maux économiques et sociaux de la patrie, depuis le traité de Versailles. »

Cette affirmation, l'auteur de l'article, M. John A. Ryan, la considère comme erronée. Il soutient qu'il n'y a aucune évidence que le gouvernement d'Hitler attribue aux Juifs une pareille nocivité. A notre tour, sans vouloir défendre les thèses du P. Coughlin, que du reste nous ne connaissons pas dans leur teneur intégrale, nous dirons que ce qu'il a déclaré, dans le passage ci-dessus, est au contraire l'expression exacte de la vérité. Nous en donnerons la preuve plus loin. Mais, selon nous, il serait difficile d'exagérer la part de responsabilité que le nazisme, tel qu'il se trouve dans sa Bible *Mein Kampf*, fait peser sur les Juifs, en ce qui concerne les infortunes de l'Allemagne. Il est certain que la race juive est regardée par Hitler comme le bouc émissaire de l'Allemagne.

De même, quand M. Ryan désapprouve le P. Coughlin pour avoir dit que les nazis identifient les communistes d'Allemagne avec la race juive, nous croyons que c'est lui qui se trompe et qui a mal lu *Mein Kampf*, qu'il peut être rebutant de lire, en raison des extravagances historiques que l'on y rencontre, mais qu'il faut avoir lu pour comprendre ce qui se passe en Allemagne.

Le P. Coughlin aurait dit encore que le nazisme « fut introduit dans l'existence par le communisme ». Et M. Ryan estime que c'est là une simplification excessive de l'histoire. Mais nous avouons que, pour nous, il y a une bonne part de vérité dans cette vue du Rév. Coughlin.

Ce que lui reproche surtout son contradicteur, c'est d'avoir laissé entendre que si les nazis soutenaient que les maux de l'Allemagne venaient des Juifs, ils n'avaient pas tout à fait tort. Ici, nous nous séparons nettement du P. Coughlin. Mais cela nous amène au cœur même de la discussion soulevée par ses messages à la Radio.

Son argument principal était l'énumération de deux groupes de Juifs qui auraient, selon lui, conduit la Russie au soviétisme. La première de ces listes contenait 25 noms, sur lesquels le P. Coughlin spécifiait qu'il y avait 24 Juifs athées. Et il ajoutait que ces 24 avaient été « de quasi-ministres » dans le gouvernement de Lénine de 1917.

Mais où donc avait-il pris cette liste ?

Il est probable que beaucoup d'auditeurs voulurent le savoir, et sommèrent le P. Coughlin de s'expliquer, car dans son émission du dimanche suivant, 27 novembre, il revint sur ce point et cita

sa source : un ouvrage intitulé *Le Corps mystique du Christ dans le monde moderne* [1], par le R. P. Denis Fahey, professeur au Blackrock College, à Dublin (Irlande). Et en effet, la liste des 25 noms se trouve à la page 90.

Où donc, à son tour, le P. Fahey les a-t-il pris ? Dans un hebdomadaire publié à Londres, intitulé le *Patriot*. D'après les extraits assez longs que cite le P. Fahey de ce recueil, il est aisé de voir qu'il s'agit d'un organe nettement antisémite et l'ouvrage du P. Fahey doit être rangé, par suite, dans la même catégorie. Il cite notamment, à l'Appendice V, quatre pages des fameux *Protocoles des Sages de Sion* et le P. Fahey, tout en déclarant que leur authenticité n'a pas été établie, ajoute aussitôt qu'il n'a pas été prouvé qu'ils n'étaient qu'un faux [2].

Pour en revenir à la liste des 25 noms, où donc le *Patriot* l'avait-il prise ? Dans le n° du 6 mars 1920 de la *Documentation catholique*.

De proche en proche, nous remontons donc à une source bien définie. Mais sommes-nous au bout de nos recherches ? Pas du tout, car la *Doc. cath.*, dont le souci d'exactitude et l'esprit critique ne sauraient être mis en doute, ne donnait pas sa liste des 25 comme une découverte de son cru. Elle disait en propres termes : « Il nous paraît utile de verser au dossier de ces questions troublantes (la part des Juifs dans la Révolution bolchéviste mondiale) le document inédit qu'on va lire. L'authenticité de cette pièce nous est garantie ; quant à l'exactitude des informations qu'elle contient, il va de soi que nous ne pouvons qu'en laisser la responsabilité au bureau officiel auteur de cette note, et nous serions heureux qu'une discussion publique versât quelque lumière dans ces sanglantes ténèbres. »

Il est clair qu'un tel langage ne peut être incriminé. C'était la prudence même. Mais de quel bureau émanait donc la pièce citée ? Tout simplement du *Bureau des renseignements américains*, ce qu'on appelle là-bas *American Secret Service*.

Quelle chose étrange ! Nous revenons donc à notre point de départ. Voilà qui illustre étonnamment le caractère international de l'information journalistique contemporaine, mais aussi son caractère souvent sujet à caution. Le P. Coughlin cite un auteur irlandais. L'auteur irlandais cite un hebdomadaire londonien. Le *Patriot* cite la *Documentation catholique*, publication fort connue de la Bonne Presse, à Paris. Et celle-ci elle-même cite une « *Note établie par les Services officiels américains.* »

Le P. Coughlin aurait donc pu se renseigner directement dans son propre pays, en évitant tout ce long circuit. Et s'il l'avait fait, on lui aurait dit qu'au point de départ il n'y avait rien du tout. Car, selon M. Ryan dans *Commonweal*, le chef du Service secret des Etats-Unis, M. Wilson, a déclaré, le 28 novembre 1938, — c'est-à-dire le lendemain du message radiophonique du P. Coughlin, — qu'après une recherche exhaustive des pièces et une consultation des membres du Service en activité de 1916 à 1920, « il est absolument certain qu'aucune note du genre indiqué n'a jamais été faite par le Service des Renseignements des Etats-Unis [3]. » On doit donc conclure, par l'examen du texte même de la note, qu'elle est une pure invention de la propagande antisémite et qu'elle ne saurait, en aucun cas, être un rapport officiel d'agence secrète américaine gouvernementale.

Le P. Coughlin reçoit donc ici un démenti formel. Il en reçoit un second, pour une autre de ses indications du message du 27 novembre. Il avait avancé que la note prétendue du Service secret américain avait été « plus tard incorporée au Livre Blanc anglais ». Or, dès le 28 novembre, la Librairie anglaise d'Information de la Cité de New-York déclarait que le Livre blanc anglais n'avait jamais rien présenté de semblable. Par ailleurs, le P. Fahey ne disait rien de tel, pas plus qu'il ne traitait les 25 de « quasi-ministres » du gouvernement de Lénine.

Le P. Coughlin disait encore que le Rapport du susdit Service secret donnait comme Juifs 26 des 29 membres de ce quasi-cabinet de Lénine. Il s'agissait évidemment là d'une seconde liste de révolutionnaires juifs, différente de celle dont il avait été question dans le message à la Radio du 20 novembre. Mais cette seconde liste, qui est sans doute d'origine nazie, ne se trouve aucunement dans l'ouvrage du P. Fahey.

Venons-en au prétendu rapport du Service secret américain lui-même. Le P. Coughlin en a cité des passages desquels il ressortirait que la banque américaine juive a joué un rôle dans la révolution russe Cette participation n'a pas été niée par les banquiers américains. Mais ils ont affirmé que la Révolution dont il s'agissait était celle qui renversa le tsarisme, et non celle qui établit le bolchévisme. Dans le *New York Times* du 29 nov. 1938, c'est Kerensky lui-même qui a affirmé que toutes les classes avaient été d'accord, en Russie, pour la déposition du tsar, en sorte que les Juifs n'avaient joué dans cette affaire aucun rôle proéminent. Ils auraient agi dans le même sens que tout le monde, ni plus ni moins. Sur quoi, M. Ryan observe : « Il va de soi que personne, qu'il soit banquier ou Juif ou tout ce que l'on voudra, n'a à rougir d'avoir concouru à renverser le régime tsariste, tel qu'il existait en 1917. » A quoi nous ajouterons, à notre tour, qu'il va de soi que cela est une opinion américaine discutable, mais que le moment était bien mal choisi, en pleine guerre, pour renverser le tsarisme. N'y a-t-il pas un proverbe qui dit qu' « on ne change pas le capitaine du navire au milieu de la tempête », ni « les chevaux au milieu du gué » ?

Quoi qu'il en soit, les banques juives de New-York nient absolument avoir aidé les bolchévistes à triompher du gouvernement Kerensky, en octobre 1917. Et Kerensky lui-même donne, sur ce point, un démenti au P. Coughlin.

Dans son message du 4 décembre, le P. Coughlin n'en revint pas moins à la charge. Il parla cette fois d'une affirmation prêtée par les journaux au célèbre industriel Henry Ford. Il déclara que la façon de parler des journaux était « totalement ina-

[1] *The mystical body of Christ in the modern World.*

[2] Dans la *Documentation catholique*, t. v (1921), col. 534-544, la non-authenticité des Protocoles fut démontrée par Maufrat de l'Espine. Le même recueil, en 1922, t. viii, col. 62 et suiv., traite de *légende* les fameux Protocoles. Il y eut, depuis lors, un jugement officiel de deux tribunaux, en Suisse, pour affirmer que les Protocoles ne sont qu'un faux. — Voir la démonstration péremptoire du P. Charles. S. J., dans *Nouvelle Revue Théologique*, janvier 1938 (tiré à part chez Casterman, Paris-Tournai. 4 f. 50).

[3] « It is quite certain that no such report was ever made by the United States Secret Service. »

déquate », et que Ford avait proclamé sa conviction qu'en Allemagne il n'y avait « que peu ou point de persécution. »

Quelques heures s'étaient à peine écoulées après ce message du P. Coughlin, que M. Harry Bennett, intendant personnel de M. Ford, nia formellement que son patron eût trouvé « inadéquate » la façon dont les journaux avaient rapporté son sentiment, ou qu'il eût exprimé l'opinion qu' « il n'y avait que peu ou point de persécution en Allemagne ». Les journaux du 5 décembre 1938 reproduisirent cette rectification de M. Bennett.

On comprend que ces messages du P. Coughlin et les démentis répétés qui leur étaient opposés aient profondément ému l'opinion américaine. Tout le monde éprouvait le sentiment que le P. Coughlin prenait, en somme, fait et cause pour Hitler contre les Juifs, et il en ressortait un réel malaise, car l'antisémitisme ne saurait être en harmonie avec les hauts sentiments de charité et de justice qui sont essentiels au christianisme.

Pour être complet, il convient de dire que le P. Coughlin ne se bornait pas à exprimer son opinion, — à titre privé, cela va sans dire, et sans aucune approbation des autorités religieuses catholiques, — par la voix de la Radio ; il développait les mêmes idées dans les colonnes du journal : *La Justice sociale (Social Justice)*. C'est surtout pour répondre aux affirmations erronées de ce journal que M. Georges N. Schuster étudie, dans le même n° de *Commonweal*, l'histoire vraie de la double Révolution de 1917. Il expose là des faits intéressants et qui permettront de mieux répartir les responsabilités.

II

M. Schuster est en train de préparer un ouvrage considerable sur l'histoire d'après-guerre. C'est un abrégé de ses conclusions qu'il nous apporte.

« Les origines de la Révolution russe, dit-il, sont complexes. Si nous sommes encore incapables de dire avec certitude les causes de la Révolution française de 1789 [4], il n'est guère surprenant que l'histoire brumeuse du soulèvement russe ait reçu plus d'une explication légendaire. Quelques écrivains ont avancé, en toute sérieuse assurance, que le renversement du tsar avait été provoqué par la franc-maçonnereie internationale et que M. Wilson y avait eu le rôle principal, en qualité de Grand-Maître. Des protestants fanatiques allemands, — en particulier un certain pasteur Bræunlich, — ont déclaré que c'était le Pape qui avait déclanché la chute du tsarisme, afin d'assurer la liberté d'action aux Jésuites. Mais l'explication de beaucoup la plus répandue a été celle qui se trouve insinuée dans les *Protocoles des Sages de Sion* et selon laquelle toute la catastrophe doit être décrite comme le résultat d'un subtil complot juif, dans le but de se saisir de la domination universelle. Il semble à peine nécessaire d'ajouter que toutes ces théories sont de ridicules inventions. Aucun de ceux qui les soutiennent encore ne peut avoir aucune idée de ce que c'est qu'une preuve d'histoire. »

D'où vint donc la Révolution russe de 1917 ? Commençons par ce que nous connaissons avec certitude.

Il est sûr que Lénine se trouvait, au cours de la guerre, en Suisse et qu'il eut tout le loisir nécessaire pour y dresser son programme d'action révolutionnaire. Ce programme, il le développa ouvertement en de nombreux articles et manifestes. Le gouvernement allemand savait parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard. Cela ne l'empêcha nullement, au printemps de 1917, de transporter, en voiture spéciale, à travers l'Allemagne, Lénine et Trotzky vers la Russie. Et ce fait doit être attribué à Ludendorff, qui avait la haute main sur toutes les décisions du G. Q. G. allemand.

Il semble que l'idée d'une telle décision ait été suggérée par le Dr Helphand, qui était à la vérité un Juif et qui avait été auparavant un révolutionnaire russe. C'était un homme de brillante intelligence, mais d'esprit inquiet, et il était employé au G. Q. G. allemand en raison de ses connaissances spéciales sur l'Ukraine. Il n'y avait rien d'étonnant que l'idée de coopérer à la victoire allemande, en sapant la puissance russe, vînt de lui.

Les détails d'exécution furent confiés à un leader travailliste d'origine suédoise, habitant Berlin et nommé Dr Wilhelm Jansson. Il est bien évident qu'aucun de ceux qui participèrent à cette étrange tentative d'empoisonnement moral de l'ennemi russe ne pouvait en prévoir les lointaines conséquences. Si jamais, au cours d'une guerre, un savant allemand a l'idée et le pouvoir de faire la guerre avec des bacilles, il est probable qu'il ne pourra pas davantage calculer les incidences ultérieures de son geste. Ce sont des crimes contre l'humanité et ils doivent se payer un jour ou l'autre. L'Etat-Major allemand était convaincu que le lancement de Lénine-Trotzky sur la Russie déjà démoralisée amènerait la ruine rapide du gouvernement Kerensky et par suite l'effondrement de la résistance russe. Il ne voulait pas voir plus loin et ne le pouvait pas.

On sait la suite. A peine Lénine était-il entré en Russie que, dès le mois d'avril 1917, date de son arrivée, les bolchévistes cessèrent de coopérer avec les autres groupes socialistes et commencèrent le travail de débauchage des soldats pour les décourager de continuer la guerre, en leur persuadant que c'était une aide qu'ils apportaient à l'impérialisme capitaliste.

Toute cette histoire a été racontée avec le plus saisissant réalisme par Dimitri Gawronsky, socialiste de race juive, qui nota ses propres observations dès 1919. Il est hautement probable que Lénine était financièrement aidé par le gouvernement allemand. On sait que tous les belligérents employaient des sommes considérables à corrompre des ressortissants étrangers, dans les rangs ennemis, et à organiser de l'espionnage à leur profit. C'est surtout, hélas ! en temps de guerre que le machiavélisme contemporain ne connaît plus d'autre loi morale que le succès. Tous les moyens sont bons. Montluc disait déjà, au XVIe siècle, que pour le triomphe de sa patrie, il serait prêt à faire alliance avec le diable. Le gouvernement allemand, et probablement tous les autres gouvernements, auraient été capables d'en dire et surtout d'en faire autant. Il est possible enfin que, pour cette aide financière accordée à Lénine, le gouvernement allemand se servit de la banque privée israélite de Berlin Mendelssohn et Cie, car, avant la guerre, cette banque avait participé à de nombreuses transactions financières en Russie.

M. Schuster observe toutefois ici qu'il ne pense pas que l'on ait jusqu'ici fourni la preuve de cette aide financière de l'Allemagne au mouvement bolchéviste. En toute hypothèse, si la banque est intervenue, elle a eu une moindre action que l'Etat-Major allemand dans la manœuvre. Elle était fondée à croire qu'elle accomplissait un devoir patrio-

[4] Dans le texte, il y a 1783, mais c'est un lapsus évident.

tique pour le pays. Et rien ne prouve que Hitler en personne agirait autrement, s'il en avait l'occasion. « J'incline à croire, écrit M. Schuster, que tout ce qui a été dit de la finance juive, à propos du bolchévisme, est basé simplement sur les relations qui avaient existé entre la maison Mendelssohn et les tsars. »

Qu'il y ait eu, d'autre part, un certain nombre de Juifs parmi les bolchévistes, cela ne serait pas surprenant non plus, quand on se rappelle la politique russe sous Nicolas II. Il y a plutôt lieu d'être étonné que, la Révolution ayant éclaté, l'on n'ait pas trouvé davantage de Juifs parmi les révolutionnaires et que, durant des années, la plupart des communautés juives aient si bien défendu leur religion contre le marxisme envahissant. Au surplus, il n'y avait pas que des Juifs parmi les bolchévistes, et il est actuellement encore impossible de baser aucune spéculation sur la composition raciale des premiers révolutionnaires. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'idée de recours à la force, qui était l'idée essentielle de Lénine, en tant que chef de la Révolution, était profondément antipathique à l'esprit juif. Dostoïewsky, qui a prédit avec une précision incomparable ce qui allait arriver, — notamment dans *Les Possédés* (1873), — était par ailleurs un antisémite, mais son aversion pour les Juifs reposait sur leurs pratiques bancaires ou commerciales, nullement sur une parenté qu'il leur attribuait avec les « Possédés », c'est-à-dire les révolutionnaires. Comment un observateur aussi clairvoyant, et dont l'antipathie contre les Juifs était si fortement en éveil, n'aurait-il pas accusé ce caractère chez les Juifs, s'il en avait perçu la trace : leur esprit révolutionnaire ?

Nous connaissons mieux les événements qui se sont déroulés en Allemagne, au lendemain de la guerre. Nous n'ignorons pas ce que furent les relations entre le bolchévisme triomphant et l'Allemagne déliquescente de 1919. Si donc l'élément juif avait été prédominant en Russie, il faudrait s'attendre à voir les Juifs aussi entrer en masse dans le mouvement révolutionnaire allemand d'après-guerre. Ce mouvement révolutionnaire se nommait le mouvement *spartakiste*. Il comptait effectivement deux Juifs parmi ses chefs : une femme, Rosa Luxemburg, et un homme, Karl Radek. Rosa était, certes, une révolutionnaire à tous crins, mais elle répudiait l'emploi de la violence et sortit promptement du parti. Radek, lui, était un opportuniste, disposé à pêcher dans n'importe quelle eau, pourvu que ce fût une eau trouble, et, sous ce rapport, on le comparerait sans injustice au Dr Josef Gœbbels, selon M. Schuster.

Durant toute une année, le parti social-démocrate allemand fit les plus grands efforts pour soustraire le gouvernement allemand à l'influence russe. Et parmi ceux qui luttaient de la sorte pour l'indépendance germanique se trouvaient cinq Juifs éminents. Ce fut le juif Max Cohen-Reuss, presque seul, qui sut persuader aux fameux Conseils d'Ouvriers et de Soldats de ne pas saboter le gouvernement légalement constitué. Ce furent les juifs connus Karl Kautsky et Eduard Bernstein qui écrivirent les premiers tracts importants contre le régime soviétique. Ce fut le juif Karl Hilferding qui, grâce à son autorité considérable, réussit à empêcher l'expansion menaçante de l'universelle socialisation. Ce fut le juif Friedrich Stampfer, directeur du *Vorwærts*, le grand journal socialiste, qui jeta dans la lutte contre le bolchévisme tout le poids de ce quotidien, parfois au risque de sa vie même.

Tous les historiens de la République allemande ont rendu hommage à de tels services. Et il est sûr que, du point de vue strictement prolétarien, on pourrait accuser ces Juifs d'avoir été trop nettement conservateurs.

Mais on commet sur tous ces faits les erreurs les plus grotesques. C'est ainsi que le journal du P. Coughlin, la *Justice sociale*, n'a pas craint d'avancer que, parmi les chefs du communisme allemand, on trouvait le juif Friedrich Ebert, qui fut le Président de la République allemande. Or, tout est faux dans cette assertion. Le président Ebert, quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur lui par ailleurs, ne fut ni juif ni communiste. On peut même dire que peu d'hommes ont été aussi cordialement détestés que lui par les communistes. Les services qu'il rendit dans la lutte contre le bolchévisme ont été reconnus par un homme dont le témoignage ne saurait être contesté, le général Grœner, chef d'Etat-Major général de 1918-1919. Enfin, le Président Ebert était issu d'une vieille famille catholique badoise.

Contre de tels hommes, le seul reproche que l'on puisse articuler est celui d'avoir été des pacifistes à outrance. Il est certain qu'ils détestaient la guerre avec une sorte de passion que l'Allemand moyen, pacifique sans doute, mais élevé dans la conception que la guerre est chose inévitable et fait partie des aspects de la vie allemande moderne, ne saurait comprendre.

C'était ce qui explique en partie la haine des nazis contre les Juifs. Il les tiennent pour responsables de la baisse de l'esprit guerrier en Allemagne au temps de la République, et ils les jugeaient capables de trahir le secret du réarmement interdit par le traité de Versailles. C'est ce que Hitler, dans son *Mein Kampf*, laisse entendre assez clairement Il avait en particulière horreur Kurt Eisner, un rêveur qui fut, durant un temps, le maître de la Bavière. Au cours de la guerre, il avait été jeté en prison pour avoir soutenu la culpabilité de l'Allemagne dans la déclaration des hostilités. Il était donc tout disposé à reconnaître, comme le voulaient les auteurs du traité de Versailles, la responsabilité de son pays. Il croyait au surplus que cet aveu disposerait les Alliés à accorder de meilleures conditions à l'Allemagne. Mais il est certain qu'il n'était pas bolchéviste, car il détestait tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à un appel à la violence, et c'est pour cette raison même qu'il tomba sous le pistolet d'un assassin. En tout cas, si l'appel à la violence était quelque chose de criminel, — comme tout homme sensé doit le penser, — ce crime se rencontre tout aussi bien chez les Aryens les plus fiers de leurs origines, que chez les Juifs !

En Allemagne, il serait faux de dire que la grande majorité des Juifs fût social-démocrate. Ils étaient favorables à ce qu'on nomme le libéralisme. Tous ceux qui ont, au cours des siècles, subi des différenciations sociales et politiques ont aspiré au libéralisme et ont béni son avènement, parce qu'il a rompu leurs chaînes et leur a apporté l'égalité civique. Peut-on leur en faire un grief ? Les Juifs allemands n'en virent pas moins avec regret tomber l'Empire et la monarchie.

« Ils avaient, dit M. Schuster, bien des défauts, au nombre desquels une vanité manifeste — signe certain d'un complexe d'infériorité — était le plus notable sans nul doute. Beaucoup d'entre eux parlaient trop de leur fortune au-dedans d'un Etat aussi hiérarchisé en castes closes que l'Allemagne. Mais ils furent comparativement moins atteints par le bolchévisme que beaucoup d'autres groupes germaniques. Il faut reconnaître pourtant que la menace hitlérienne, à partir de 1928, les fit souvent incliner vers les solutions de gauche les plus radicales. Il y en eut cependant qui se tournèrent vers la droite la plus avancée, pour la même raison, c'est-à-dire vers une dictature militaire, et le nombre de ces derniers n'est pas aussi restreint qu'on pourrait le supposer. J'estime que l'on peut dire que Franz von Papen trouvait plus de concours dans le monde juif que dans le monde catholique. Les relations entre les Juifs et le Centre catholique avaient toujours été cordiales, car c'était ce parti qui, dès l'époque de l'émancipation juive, en 1840, avait toujours soutenu les droits civiques des Juifs. En 1932, sur la liste des candidats à la députation du Centre catholique figurait un Juif, et on peut démontrer qu'un grand nombre de Juifs votaient pour le Centre en Bavière. Enfin, on doit reconnaître en toute loyauté que les Allemands qui, au lendemain de la guerre, ont songé à s'appuyer sur la Russie pour se soustraire à l'emprise des Alliés et esquiver les clauses du traité de Versailles n'étaient pas, pour la plupart, des Juifs, mais bien des hommes de droite. La littérature du Casque d'Acier est riche en expressions d'espérance et de calculs de cette nature, et il n'y a pas de doute que Brockdorff-Rantzau, qui fut longtemps ambassadeur du Reich en Russie, partageait ces espoirs. »

En résumé, l'avènement du bolchévisme en Russie est dû aux facilités accordées à Lénine et à son Etat-Major par le gouvernement allemand encore présidé par Guillaume II. Nous tombons d'accord que Ludendorff ne prévoyait pas les suites formidables de sa tactique, en cette occurrence ; il voulait gagner la guerre et ne voyait pas au-delà. Mais l'histoire impartiale doit lui attribuer ici une responsabilité qu'il est impossible de rejeter purement et simplement sur la banque juive. — En ce qui regarde la marche ultérieure de la Révolution, on rencontre des Juifs dans les deux camps. Les Juifs ont fourni leurs contingents aux adversaires comme aux partisans de la bolchévisation mondiale. — En ce qui regarde l'Allemagne dont la bolchévisation, au lendemain de la guerre, aurait été un événement d'une portée incalculable, il apparaît comme certain que le nombre des Juifs qui ont combattu la Révolution fut beaucoup plus important que celui des Juifs qui la favorisèrent.

Il est donc, en toute justice, impossible de faire de la Révolution bolchéviste une entreprise spécifiquement juive ni d'en rendre responsable le monde israélite en général. Il y a eu et il y a encore des erreurs et des fautes dans tous les camps et de la part de toutes les races. La science catholique se doit à elle-même de ne pas entrer dans des partis-pris sans fondement sérieux et sans justice.

III

Si l'on doit, en toute droiture, répartir sur les diverses races qui habitent l'Europe la responsabilité de la Révolution bolchéviste, il est impossible d'admettre les griefs énoncés par Hitler dans *Mein Kampf* contre la race juive en général. Nous disions au début de cette Causerie que le P. Coughlin, dont l'information laisse par ailleurs trop souvent à désirer, n'a pas pu exagérer l'aversion et la haine des nazis contre les Juifs. C'est cette haine qui explique la violence de l'antisémitisme actuel en Allemagne, et pour en connaître les causes, c'est à *Mein Kampf* qu'il faut recourir. Le maréchal Lyautey disait que tout Français devrait avoir lu ce livre, à plus forte raison tout Français cultivé. Il nous serait aisé de présenter ici une étude complète de l'évolution de la pensée d'Hitler, d'après ce livre, mais cela nous demanderait des développements qui ne peuvent trouver ici leur place. Bornons-nous à l'examen de la pensée d'Hitler sur les Juifs.

Ce n'est pas le moins du monde à la Révolution russe que se rattache l'éclosion de la haine d'Hitler contre les Juifs, mais aux toutes premières expériences de sa vie. On sait qu'il fut ouvrier peintre en bâtiments à Vienne, où il eut beaucoup à souffrir des brimades des marxistes qui voulaient l'embrigader comme tous les autres ouvriers et le plier à leur autorité syndicale. Il eut l'énergie de résister, et de cela nous le louerons sans réserve. Mais d'un abîme il tomba dans un autre. Il n'était pas né antisémite :

« Il n'y avait, écrit-il, que très peu de Juifs à Linz. Au cours des siècles, ils s'étaient européanisés extérieurement et ils ressemblaient aux autres hommes ; je les tenais même pour des Allemands... Persuadé qu'ils avaient été persécutés pour leurs croyances, les propos défavorables tenus sur leur compte m'inspiraient une antipathie qui, parfois, allait presque jusqu'à l'horreur. Je ne soupçonnais même pas qu'il pût y avoir des adversaires systématiques des Juifs.

J'arrivai à Vienne (vers 1905)... Bien que, alors, Vienne comptât près de 200.000 Juifs sur 2 millions d'âmes, je ne les remarquais pas... Le ton de la presse antisémite de Vienne me paraissait indigne des traditions d'un grand peuple civilisé...

Un jour, je traversais la vieille ville, je rencontrai tout à coup un personnage en long caftan avec des boucles de cheveux noirs. « Est-ce là aussi un Juif ? » Telle fut ma première pensée. A Linz, ils n'avaient pas cet aspect-là. J'examinai l'homme à la dérobée et prudemment, mais plus j'observais ce visage étranger et scrutais chacun de ses traits, plus la première question que je m'étais posée prenait dans mon cerveau une autre forme : « Est-ce là aussi un Allemand ? »

Comme toujours, en pareil cas, je cherchai dans les livres un moyen de lever mes doutes... » (*Mein Kampf*, édit. française, p. 58 et s.).

Le voilà donc qui achète des livres antisémites. Mais leur ton, la faiblesse de leurs arguments le rebutent. Pourtant, il continue d'observer dans la rue. Il s'essaie à discerner les Juifs au premier coup d'œil. Chez beaucoup il rencontre une saleté qui lui répugne physiquement. « Il m'arriva, dit-il, d'avoir des haut-le-cœur, en sentant l'odeur de ces porteurs de caftan. Leurs vêtements étaient malpropres et leur extérieur fort peu héroïque » (*ibid.*, p. 64). Il trouve aussi les Juifs sales moralement : « Etait-il une saleté quelconque, une infamie sous quelque forme que ce fût, surtout dans la vie sociale, à laquelle un Juif au moins n'avait pas participé ? »

Ainsi, peu à peu, s'accumulent dans l'esprit du jeune homme une masse de petits faits à la charge de la juiverie, dans le domaine de la presse, de l'art, de la littérature, du théâtre :

« C'était, dit-il, une peste, une peste morale, pire que la peste noire de jadis, qui, en ces endroits, — au cinéma, au théâtre surtout, — infectait le peuple... Il était

épouvantable de penser, mais on ne pouvait se faire d'illusion sur ce point, que le Juif semblait avoir été spécialement destiné par la nature à jouer ce rôle honteux. Etait-ce en cela qu'il était le peuple élu ?... Le fait est que les neuf dixièmes de toutes les ordures littéraires, du chiqué dans les arts, des stupidités théâtrales doivent être portées au débit d'un peuple qui représente à peine le centième de la population d'un pays. Il n'y a pas à le nier : c'est ainsi... » *(Ibid.*, 65).

Mais quelle ne fut pas l'horreur du jeune Hitler en constatant, par une étude de la presse juive de Vienne, que l'opposition à l'Allemagne en Autriche était le fait des Juifs et qu'ils montraient une sympathie à peine voilée envers la France, l'ennemie héréditaire de l'Allemagne ! Dans ce cœur pour qui le sentiment de haine raciale contre la France était le plus violent de tous, cette constatation fut décisive. « La fureur, dit-il, s'empara de moi. » Il venait de constater le rôle des Juifs dans la traite des blanches, à Vienne. Dès lors, il rejeta tout scrupule de justice envers le Juif :

« Maintenant, je n'avais plus peur d'élucider la question juive... Mais... je me heurtai tout à coup à lui (au Juif) en un milieu où je ne m'attendais pas à le rencontrer. Lorsque je découvris que le Juif était le chef de la Social-Démocratie, les écailles commencèrent à me tomber des yeux. Ce fut la fin du long combat intérieur que j'avais eu à soutenir. » *(Ibid.*, 67).

Le voilà donc qui révise toutes les brochures socialistes qui peuvent lui tomber sous la main, en y flairant le Juif dans les signatures, les noms et prénoms de leurs auteurs.

« Je n'oublierai jamais, dit-il, les noms des Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc. Il devint alors clair pour moi que le parti, dont les simples comparses étaient mes adversaires depuis des mois du plus violent combat, se trouvait presque exclusivement, par ses chefs, dans les mains d'un peuple étranger, car un Juif n'est pas un Allemand, je le savais définitivement pour le repos de mon esprit. Je connaissais enfin le mauvais génie de notre peuple. » *(Ibid.*, 68).

Plein de confiance dans la force de sa raison et son art de présenter les arguments en faveur de son opinion, Hitler avait constaté qu'avec de simples ouvriers socialistes allemands, il arrivait toujours à avoir le dernier mot, avec un Juif jamais : « Jamais je ne pus délivrer un Juif de sa façon de voir ! » Il en conclut que les idées viennent de la race, que le raisonnement le mieux conduit ne vaut rien contre le sang ; qu'il n'y a d'autre argument avec un sang étranger que la force du poing. Il posa en principe que le Juif est essentiellement un menteur. Et il conclut, dans *Mein Kampf* : « La nature éternelle se venge impitoyablement quand on transgresse ses commandements, c'est pourquoi je crois agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur, car en me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur. » *(Ibid.*, 72).

On pense bien que cet antisémitisme conçu dans le jeune âge allait, avec les années, prendre dans l'esprit d'Hitler les plus étonnants développements. On peut caractériser sa doctrine de la race en disant qu'elle est une sorte de *manichéisme*. Tout le monde sait ce que signifie ce terme. C'est une grossière solution du problème du mal dans le monde. Pour les manichéens, le bien a pour auteur Dieu, et le mal, un principe coéternel à Dieu et indépendant de lui, qui est Satan, ou le Diable, ou un Principe mauvais de quelque nom qu'on le nomme. Hitler, lui, ne fait pas de métaphysique. Sa pensée se meut dans le domaine des questions politiques et sociales et elle s'est fixée en cette formule lapidaire : *Tout bien sur terre est venu et viendra de la race aryenne pure. Tout mal est venu et viendra de la race juive.*

Il suffit de lire *Mein Kampf* pour y trouver, presque à chaque page, l'énoncé de cette double thèse. Voici quelques textes :

« Ceux qui connaissent le mieux cette vérité sur les possibilités d'emploi du mensonge et de la dénonciation ont été de tout temps les Juifs. *Leur existence n'est-elle pas déjà fondée sur un seul et grand mensonge, celui d'après lequel ils représentent une collectivité religieuse, tandis qu'il s'agit d'une race — et de quelle race ! —* Un des plus grands esprits de l'humanité (il s'agit de Schopenhauer) les a pour toujours stigmatisés dans une phrase d'une véracité profonde et qui restera éternellement juste : il les nomme « les grands maîtres du mensonge ». Qui ne veut pas reconnaître ce fait, ou qui ne veut pas y croire, ne pourra plus jamais contribuer en ce moment à la victoire de la vérité. » *(Ibid.*, 230).

Ce qui caractérise, pour Hitler, le peuple aryen, c'est sa capacité de sacrifice : « Ce qui fait la grandeur de l'Aryen, ce n'est pas la richesse de ses facultés intellectuelles, mais sa propension à mettre toutes ses capacités au service de la communauté. L'instinct de conservation a pris chez lui la forme la plus noble : il subordonne volontairement son propre moi à la vie de la communauté et il en fait le sacrifice, quand les circonstances l'exigent... » *(Ibid.*, 297).

A première vue, on pourrait croire que cela va se retourner contre Hitler, car la race juive s'est conservée avec une persistance étonnante, et cela ne peut s'expliquer sans un suprême esprit de dévouement de chaque Juif à sa race. Mais Hitler ne se pique pas de logique pure. Sa logique est celle du sentiment et non celle de la dialectique pure. Aussi écrit-il :

« Le Juif forme le contraste le plus marquant avec l'Aryen. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde chez lequel l'instinct de conservation ait été plus développé que chez celui qu'on appelle le peuple élu. La meilleure preuve en est le simple fait que cette race a survécu jusqu'à nous. Où est le peuple qui, dans les derniers deux mille ans, a éprouvé moins de changements dans ses dispositions intimes, son caractère, etc., que le peuple juif ? Enfin, quel peuple a été mêlé à de plus grandes révolutions que les Juifs ? Ils sont pourtant restés les mêmes, au sortir des gigantesques catastrophes qui ont éprouvé l'humanité. De quelle volonté de vivre d'une infinie ténacité, de quelle constance à maintenir l'espèce témoignent de pareils faits !... »

Vous vous attendez à ce que l'auteur conclue que cette race est l'une des plus idéalistes de l'histoire, puisque, pour lui, l'idéalisme n'a pas de plus haute expression que le maintien de la race. Eh bien ! c'est tout le contraire. A l'entendre, jamais Juif n'a eu une idée, son intelligence a vécu uniquement sur les bases intellectuelles fournies par les autres :

« Jamais le cas contraire ne s'est présenté. Car, bien que l'instinct de conservation soit chez le Juif non pas plus faible, mais plus puissant que chez les autres peuples, bien que ses facultés intellectuelles puissent donner facilement l'impression qu'elles ne le cèdent en rien aux

dons spirituels des autres races, il ne satisfait pas à la condition préalable la plus essentielle pour être un peuple civilisateur : il n'a pas d'idéalisme ! »

Le Juif n'est pas un homme comme les autres. Il n'a pas de sol, pas de patrie, pas de chez soi. Il vit chez les autres, sans arriver à se mêler à eux. Il n'est pourtant pas un nomade, mais bien, selon Hitler, qui insiste sur cette idée pour lui essentielle : *un parasite*, quelque chose comme le pou ou la punaise des peuples ! Il n'a aucune foi, aucune religion. Il ne croit pas à l'au-delà. Toute sa vie est centrée sur cette terre. Hitler a de l'Ancien Testament une idée toute particulière : il n'y voit pas une doctrine religieuse, mais simplement une *doctrine raciale*, sans voir qu'en ce cas il n'est qu'un plagiaire de la juiverie, puisque toute sa religion à lui se ramène au maintien de la pureté de la race.

« La doctrine religieuse des Juifs, — dit-il avec une imperturbable assurance, comme s'il avait les dons d'un vieil exégète plein d'expérience et de science, — est, en première ligne, une instruction tendant à maintenir la pureté du sang juif et un code réglant les rapports des Juifs entre eux, et surtout ceux qu'ils doivent avoir avec le reste du monde, c'est-à-dire avec les non-Juifs. Mais, dans ce dernier cas, il ne s'agit pas du tout de problèmes de morale, mais de ceux qui concernent les questions économiques d'une extraordinaire bassesse. Sur la valeur morale de l'enseignement religieux juif, il existe encore aujourd'hui et il y eut, dans tous les temps, des études assez approfondies (non pas du côté juif ; tout ce que les Juifs ont écrit sur cette question était naturellement conforme à leur but) ; ce qu'elles disent de ce genre de religion le rend fort suspect à ceux qui en jugent d'après les idées aryennes. Mais la meilleure définition en est fournie par le produit de cette éducation religieuse : par le Juif lui-même. Sa vie n'est que de ce monde et son esprit est aussi profondément étranger au vrai christianisme que son caractère l'était, il y a deux mille ans, au grand Fondateur de la nouvelle doctrine. Il faut reconnaître que celui-ci n'a jamais fait mystère de l'opinion qu'il avait du peuple juif, qu'il a usé, lorsqu'il le fallait, même du fouet pour chasser du Temple du Seigneur cet adversaire de toute humanité, qui, alors comme toujours, ne voyait dans la religion qu'un moyen de faire des affaires. Mais aussi le Christ fut-il pour cela mis en croix, tandis que l'on voit aujourd'hui le parti politique des chrétiens se déshonorer en mendiant pour les élections les voix des Juifs et en cherchant ensuite à nouer des intrigues avec les partis juifs athées, même contre ses propres nationaux. »

Nous avons tenu à citer jusqu'au bout ce morceau bien caractéristique de la manière de son auteur. On y voit sa manie de dogmatiser, de critiquer l'adversaire, de lui reprocher exactement ce qu'il fait lui-même, comme par exemple de centrer toute son action sur le monde présent, de tout ramener à la seule question de l'hégémonie raciale, de réduire toute morale au profit et au succès matériel, et enfin de faire la leçon aux chrétiens d'aujourd'hui, comme si lui-même était le disciple idéal du Christ ! Que de fois les nazis n'ont-ils pas opposé la religion de l'au-delà à la religion de l'*en-deçà (Diesseits)*, en ajoutant immédiatement que cette dernière est bien la leur ! Que de fois Hitler n'a-t-il pas dit et répété que « *le but suprême de l'existence des hommes n'est pas la conservation d'un Etat, mais la conservation de leur race !* » (*Op. cit.*, p. 101). Lui, qui prétend si bien connaître l'Evangile, voudrait-il bien nous citer une parole du Christ, un mot de nos Saints Livres qui permette d'assigner à l'homme ce « but suprême », alors que la notion même de *race* demeure physiologiquement et scientifiquement si discutable et pratiquement si décevante ?

Mais il ne veut pas démordre de son idée. Pour lui, il est clair que les patriarches et les prophètes, un Moïse, un Isaïe, un Ezéchiel et tous les autres, n'ont eu en vue que le maintien de la pureté de leur race, et nullement de créer une religion ayant un fond moral et dont Dieu fût le centre suprême d'adoration. Ecoutons-le encore :

« Sur ce premier et suprême mensonge que les Juifs ne sont pas une race, mais les tenants d'une religion, s'édifièrent logiquement d'autres mensonges. Par exemple, le mensonge en ce qui concerne la langue des Juifs. Elle est pour lui un moyen, non pas d'exprimer ses pensées, mais de les dissimuler. En parlant français, il pense en juif, et, en tournant des vers allemands, il exprime seulement le caractère de sa race. » (*Ibid.*, 307).

Arrêtons ici ces citations. On pourrait les multiplier sans peine, mais ce serait aussi sans profit. Elles prouvent ce que nous avons dit du manichéisme racial d'Hitler. Sa philosophie est simpliste, mais radicale. Tout bien est venu des Aryens, tout mal des Juifs ; les Aryens sont la norme du bien ici-bas, les Juifs sont la norme du mal ; chasser les Juifs c'est assurer le salut d'un pays, tolérer les Juifs c'est le vouer à sa perte. « Si nous passons en revue, écrit-il, les causes de l'effondrement allemand (en 1918-1919), la cause première et décisive fut la méconnaissance du problème de la race et surtout du danger juif. » (*Ibid.*, 327). L'idée que la révolution bolchéviste est une entreprise juive et rien de plus est une idée essentiellement hitlérienne. Il n'hésite pas à admettre la parfaite authenticité des *Protocoles des Sages de Sion*, et sa grande preuve, ici, c'est tout simplement que les Juifs repoussent avec violence cette authenticité. Ne suffit-il pas qu'ils la nient, eux, les maîtres du mensonge, pour qu'elle soit certaine ? Et dès lors, il décrit cette Révolution comme le terme dernier de la sournoise invasion du Juif dans un Etat :

« Maintenant (c'est-à-dire au terme de cette invasion progressive du Juif), commence la dernière et grande Révolution. Au moment où le Juif conquiert la puissance politique, il rejette les derniers voiles qui le cachaient encore. Le Juif démocrate et ami du peuple donne naissance au Juif sanguinaire et tyran des peuples. Il cherche, au bout de peu d'années, à exterminer les représentants de l'intelligence et, en ravissant aux peuples ceux qui étaient par nature leurs guides spirituels, il les rend mûrs pour le rôle d'esclaves mis pour toujours sous le joug.

Un exemple effroyable de cet esclavage est fourni par la Russie où le Juif a, avec un fanatisme vraiment sauvage, fait périr au milieu de tortures féroces ou condamné à mourir de faim près de 30 millions d'hommes, pour assurer à une bande d'écrivains juifs et de bandits de la Bourse la domination d'un grand peuple. » (*Ibid.*, 326).

IV

Quand on lit ces pages amères, il est impossible de ne pas se rappeler ce mot de l'Evangile : « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne vois-tu pas la poutre qui est dans le tien ? » Ou, si l'on ne veut pas recourir à la divine vérité exprimée par le Christ, on songera encore au mot si fin de Talleyrand : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant ». Il y a des reproches à faire à la race juive. Nous ne le nierons point.

Mais quelle race est sans reproches ? Serait-ce la race allemande ?

En trois mots, nous résumerons les griefs portés contre les Juifs : 1° la conviction souvent exprimée au cours des siècles, et toujours latente dans l'âme juive, qu'elle est la *race supérieure*, le peuple élu de Dieu, et qu'elle est en droit de mépriser toutes les autres races, qui ne sont composées que d'êtres de second plan et de nature inférieure. « *Nous sommes les enfants d'Abraham !* » disaient fièrement les Juifs du temps de Notre-Seigneur. Et, après Jean-Baptiste, Jésus les blâmait de parler ainsi et de mettre leur confiance dans leur sang ; — 2° le *mercantilisme*, c'est-à-dire la conviction pratique que le Juif a le droit d'exploiter les races inférieures, les *Gojim*, au nom de sa supériorité même ; que la richesse est la récompense accordée par Dieu à sa dignité raciale et à son zèle pour le culte du vrai Dieu ; que la loi suprême des affaires est le gain et le succès ; — 3° *l'esprit révolutionnaire*, c'est-à-dire l'inquiétude constante du changement, l'aspiration à l'hégémonie obtenue par la révolution mondiale.

Mais ces trois choses, avec des nuances et des variantes qui n'en changent pas la portée philosophique ou morale, nous les retrouvons dans le nazisme. Il est fondé, lui, sur la *supériorité de la race allemande*, sur *le droit naturel à dominer* les autres races et à les organiser, c'est-à-dire à les exploiter, enfin sur l'*esprit révolutionnaire*, qu'il appelle le *droit vital* opposé au *droit des paragraphes*, c'est-à-dire des traités signés.

Il est donc certain pour nous qu'entre la race allemande, représentée par Hitler, et la race juive telle qu'il la décrit, il y a surtout une lutte d'hégémonie mondiale ; quelles restent sur le même plan, l'*En-deçà ;* qu'elles partent des mêmes principes et emploient les mêmes armes ; enfin que la première est en train de prendre sur la seconde une revanche formidable pour les humiliations qu'elle prétend en avoir subies dans le passé.

Il y a peut-être encore une autre raison latérale à l'antisémitisme virulent du nazisme : c'est la convoitise des biens d'Israël. C'est ce qui nous semble ressortir assez clairement d'une série d'articles publiés dans la Revue viennoise *Schœnere Zukunft*, 8, 15 et 22 janvier 1939, sous la signature du Dr Norbert Grohauser, et avec ce titre : *Matériaux pour la Question juive (Materialien zur Judenfrage).*

L'auteur commence par observer que les catholiques qui écrivent sur la brûlante question juive semblent méconnaître les dispositions canoniques anciennes de l'Eglise, tendant à la séparation des Juifs et des chrétiens, et encore plus les conditions actuelles de l'Europe centrale en face des Juifs. — Sur le premier point, nous lui reprocherons à notre tour d'avoir méconnu l'esprit des dispositions canoniques dont il parle. Elles avaient surtout pour raison et pour but la préservation de la foi, ce bien suprême de l'âme chrétienne, et nullement la préservation de la race, car dès qu'un Juif était converti, sans nulle considération de son sang ou de sa race, toutes les interdictions matrimoniales disparaissaient automatiquement. Le Dr Grohauser précise seulement que l'Eglise a toujours reconnu « les droits naturels humains des Juifs, *die natürlichen Menschenrechte* », ce qui est peut-être une timide suggestion aux autorités nazies d'en faire autant !

Mais sans s'attarder outre mesure à l'examen de l'ancien droit canon, dont la plupart des dispositions du reste ne se retrouvent plus dans le Code ecclésiastique actuellement en vigueur, l'auteur en vient promptement aux conditions de la race israélite en Europe centrale. Ces conditions, les voici en un mot : la race juive a empiété sur les races autochtones. Elle occupe trop de places privilégiées, relativement au nombre de ses membres. Elle est socialement devenue plus puissante qu'elle ne doit l'être. En un mot, elle a trop bien réussi ; elle est trop riche. Le moment de presser l'éponge est donc arrivé. Cette conclusion ne se trouve pas en propres termes dans l'étude que nous analysons, mais elle en forme la conclusion inévitable et logique.

Le capitalisme de notre temps se caractérise surtout par le culte de l'or et du profit, sans considération de moralité. Or, le Juif était spécialisé dans la banque, dans le maniement de l'argent, dans le commerce. Il eut donc l'art de se poster aux points où il y avait le moins d'efforts à fournir et le plus de bénéfices à réaliser : « Les métiers, dit M. Grohauser, qui exigent un rude labeur corporel et ne rapportent que peu de gain, furent et sont encore autant que possible évités par les Juifs. » Et il le prouve par une statistique des professions exercées par les Juifs avant les mesures légales actuelles en Allemagne. Dans l'agriculture, qui rapporte peu, on trouvait en chiffres ronds 30 % de la population totale allemande, et seulement 1,7 % de la population juive. En service dans les maisons riches, il y avait 5,75 sur 100 Allemands, et seulement 3,3 sur 100 Juifs. Voilà pour les professions modestes et pauvres. Et voici pour les professions mieux payées et rapportant davantage : dans l'industrie, on comptait 41 sur 100 Allemands et 45 sur 100 Juifs ; et dans le commerce, 17,11 sur 100 Allemands et 58,8 sur 100 Juifs. Enfin, dans les professions libérales, les Juifs qui ne formaient qu'environ un centième de la population du Reich, possédaient 13 % des cabinets de médecins, et 30 % des études de notaires ou d'avocats !

Voilà certes des chiffres éloquents. Et en voici d'autres qui les confirment. D'après le Dr Alfred Markus, un Juif, dans un livre intitulé *La crise économique du Juif allemand* (1930), on comptait, à cette date, 57,3 % des firmes métallurgiques allemandes aux mains des Juifs ; 18,7 % des entreprises bancaires ; 39,4 % des entreprises de textiles ; 60,9 % des magasins de nouveautés et confection pour dames ; 22,7 % des maisons de commerce de céréales, etc. La forteresse de l'activité juive était Berlin, où sur 485 banques privées juives d'Allemagne, presque un tiers avaient leur siège social. Les Juifs dominaient la Bourse dans toutes les villes importantes : Berlin, Francfort, Breslau, etc. La Compagnie des agents de change de Berlin comptait 25 Juifs contre 11 Allemands. A la Bourse du commerce, la proportion était de 4 Allemands contre 12 Juifs ; à la Bourse des métaux, de 2 contre 10. Selon la statistique des professions en Allemagne pour 1929, on comptait 48,3 % de la population juive dans une situation indépendante, c'est-à-dire parmi les artisans ou les patrons, et seulement 16,2 de la population allemande.

Enfin, le même Dr Markus, en 1930, estimait le revenu moyen d'un Juif à cinq fois le revenu moyen d'un Allemand. La fortune juive en Allemagne a été estimée dernièrement à environ 8 mil-

liards de marks, soit, au cours actuel, environ 120 milliards de francs. Cette fortune avait doublé depuis la paix de 1918. Les Juifs possédaient presque 60 % de la propriété foncière de Berlin, alors qu'ils ne formaient que 3,8 % de la population. Il y avait, dans la capitale, à une date récente, 200 millionnaires Israélites, c'est-à-dire 200 Juifs possédant un million de marks et plus, soit 15 millions de nos francs et au-dessus. En outre, 900 familles juives avaient une fortune supérieure à 300.000 marks, soit à 4 millions et demi de francs.

En Bavière, où les choses étaient moins disproportionnées, la population juive, qui ne formait que 0,45 % de la population totale, possédait néanmoins 3 % de la fortune globale, soit 668 millions de marks.

En Autriche, la situation était encore plus favorable aux Juifs. Dès les XVII[e] et XVIII[e] siècles, les banques juives des Oppenheimer, Wertheimer, Sinzheim, Hirschl, tenaient le haut du pavé à Vienne. Au début du XIX[e] siècle, la prédominance avait passé aux maisons juives Arnstein et Eskeles, supplantées peu après par la banque Rothschild. Ce furent des maisons juives de crédit foncier qui furent responsables du grand krach de 1873, où furent englouties les économies de milliers de paysans autrichiens. Au cours de la guerre, la juiverie de Vienne fut grossie par l'émigration massive de la juiverie de Galicie orientale. L'explosion du communisme en Hongrie, au lendemain de la guerre, provoqua une seconde immigration dans la capitale autrichienne (ce qui confirme ce que nous avons dit plus haut, à savoir, que le mouvement communiste n'avait rien de spécifiquement juif, encore qu'il ait trouvé des adhérents dans la race juive de Hongrie). Sur 100 réfugiés que l'on comptait dans Vienne après 1919, il y avait 43 Juifs, qui avaient été bien accueillis par la municipalité socialiste de la ville.

L'époque inflationniste qui suivit la guerre fut particulièrement favorable à la spéculation ou, comme l'on disait en termes voilés, au commerce bancaire avec l'étranger. A Vienne, le nombre des banques, qui était de 27 en 1914, s'éleva à 1200 dont 982 étaient juives. Des fortunes se firent et se défirent alors. L'auteur que nous citons, M. Grohauser, aligne des listes de noms que nous sautons parce qu'elles ne nous disent rien à nous Français. Il est évident que cette frénésie de spéculation devait aboutir à de nombreuses catastrophes, dont régulièrement les déposants autrichiens trop confiants étaient les victimes, tandis que les Juifs réussissaient non moins régulièrement à tirer leur épingle du jeu ou même à édifier des fortunes insolentes. Voici encore des chiffres édifiants : la population juive de Vienne formait, en 1936, 9,4 % de la population totale, soit un Juif sur 11 habitants. Or, les Juifs possédaient 99 % du commerce de la ferraille, 97 % de la publicité, 93 % des blanchisseries, 80 % des parfumeries, 74 % du commerce des vins, 70 % du commerce de l'essence et des huiles, 85 % de l'ameublement, 70 % du commerce du bois, et autant du papier, 97 % de la fourrure, 90 % du gros commerce de la viande et du bétail et 50 % du commerce de détail dans les mêmes branches. Ils possédaient de 15 à 20 % des immeubles de la capitale, avec une valeur s'élevant à 25 à 30 % de la valeur totale des mêmes immeubles [5].

On était de la sorte fondé à mettre sur le dos de la juiverie quelques-uns des abus les plus criants du *capitalisme libéral*, ceux que les papes ont à maintes reprises condamnés dans leurs Encycliques : la domination sans frein de l'argent, la cupidité sans limites, l'usure dévorante, l'asservissement de la production et du travail honnête sous la tyrannie des banques et de l'or.

A leur tour, ces abus du capitalisme libéral aboutissaient à des conséquences sociales et politiques extrêmement graves : expansion du prolétariat dans les masses, développement des idées révolutionnaires dans ces mêmes masses, par suite du sentiment obscur de leur servitude. Et les Juifs apparaissaient de nouveau à ce tournant, pour s'emparer de l'esprit des foules, leur souffler la révolte. De la sorte, Israël, selon notre auteur, misait sur les deux tableaux. Durant que certains de ses membres s'enrichissaient dans la banque, le commerce ou l'industrie, d'autres, appartenant surtout aux professions libérales, écrivains, journalistes, avocats, médecins, publicistes de toute nature, se jetaient dans la politique de gauche et tâchaient de spéculer, non plus sur les valeurs boursières, mais sur l'aigreur croissante des masses ouvrière !

Des deux manières, les Juifs aboutissaient à une influence politique disproportionnée avec leur nombre : les gouvernements étaient liés par la nécessité de recourir à eux pour leurs finances, et ils étaient contraints de compter avec eux, en tant que chefs des formations radicales et socialisantes de gauche.

Survint la guerre. Les Juifs se trouvaient en position de mieux profiter que les autres des circonstances dramatiques de l'Europe entière, pour avancer leurs affaires et multiplier leurs occasions de profits. Ils se trouvaient plus indispensables que jamais aux gouvernements aux abois, soit pour offrir des crédits ou placer des emprunts, soit pour retenir dans le devoir patriotique les masses ouvrières, dont ils étaient les chefs. Le Reich n'avait rien prévu, dit M. Grohauser, pour l'économie de guerre, et il ajoute entre parenthèses : « ce qui est une preuve que ce n'est pas lui qui l'a déclanchée ». Il va sans dire que cette preuve nous paraît d'une faiblesse insigne et qu'il y en a en sens opposé qui nous semblent irrésistibles, mais qu'il serait inopportun de rappeler. — Ce ne fut qu'après le commencement de la guerre que fut constitué un Ministère du matériel de guerre. (Il en fut de même en France, et on ne voit pas bien comment on aurait pu constituer en pleine paix un ministère de cette nature !). Le chef de ce ministère, muni de pouvoirs extraordinaires, fut un Juif, Walter Rathenau, qui devait être assassiné par les pangermanistes, le 24 juin 1922. Ce fut lui qui, à la tête de l'Office général du ravitaillement, mit sur pied de grandes sociétés spécialisées dans chaque branche du ravitaillement : blés et céréales, vivres, matières premières de toute nature. Ces sociétés étaient chargées des achats à l'extérieur et de la répartition à l'intérieur. Elles utilisèrent des entrepreneurs qui furent naturellement en majeure partie des Juifs. Le D[r] Grohauser parle ici de bénéfices atteignant parfois jusqu'à 500 % ! Il en fut de même en Autriche, à l'Office central des Achats *(Zentraleinkaufgenossenschaft)* et dans les diverses « centrales de

[5] On peut signaler, en outre, à Berlin, d'énormes scandales de spéculation illicite, après-guerre, de la part de firmes juives, notamment le scandale des Frères Sklarz, des Barmat, des Kutisker et des Sklarek.

guerre ». Les Juifs y avaient trouvé leur emploi, sans difficulté, et y gagnèrent des sommes folles, encore grossies, semble-t-il, par l'imagination populaire. Quand Hitler, dans *Mein Kampf*, parle des organisations de cette sorte, c'est avec un accent de colère qui ne cherche pas à se contenir. On cite notamment la *Viehverwertungsgesellschaft* (Société d'utilisation du bétail) dirigée par le Juif Salomon Fischer, avec un capital de 500.000 couronnes, et dont le bénéfice d'une seule année atteignit 5.500.000 couronnes ! D'autre part, au cours de la guerre, des poursuites légales furent faites pour usure, falsification, trahison de secrets militaires contre plus de 300 gros entrepreneurs juifs.

« Une grande part de l'exaspération de l'antipathie allemande contre les Juifs doit être attribuée, conclut le Dr Grohauser, aux exploiteurs juifs du temps de guerre, qui surent si bien échapper au service militaire, pour vivre dans le luxe, pendant que le peuple allemand saignait dans les tranchées ! »

Les familiers de l'histoire savent qu'à la suite de la guerre de Succession d'Espagne, il y eut en France une exaspération du même genre contre les fournisseurs aux armées. Cela provoqua la création, sous la Régence, d'une *Chambre de justice*, dont les exploits sont restés célèbres, car elle fit rendre gorge à un certain nombre de nouveaux riches, mais elle commit encore plus d'injustices que de redressements et fut supprimée sous la poussée de l'opinion, indignée de ses rigueurs arbitraires et de son favoritisme. Mais les Mémoires du temps qui parlent si longuement de cette institution, qui fut la dernière en France, ne disent point que les fournisseurs indélicats poursuivis par elle fussent des Juifs, du moins en proportion notable. Et cela semble prouver que l'indélicatesse dans les affaires, l'âpreté au gain, la malhonnêteté en un mot ne sont pas spécifiquement des attributs juifs !

Le Dr Grohauser ne s'en tient pas là. Il accuse formellement les Juifs allemands d'avoir fomenté la Révolution en Allemagne, pour briser la force de résistance de l'armée, dans la conviction que la victoire de l'Allemagne serait le triomphe de l'esprit réactionnaire et du capitalisme. Il omet seulement de dire ce que nous rappelions plus haut, à la suite de Georges Schuster, à savoir, que c'était l'Etat-Major allemand qui avait commencé en lançant les révolutionnaires Lénine et Trotzky sur la Russie. L'Allemagne fut châtiée par où elle avait péché, quand les révolutionnaires socialistes, Rosa Luxemburg, Liebknecht, Mehring, Kautzky, Eisner et tant d'autres sapèrent intérieurement la volonté allemande de vaincre.

Enfin, une chose que notre auteur ne pardonne pas aux Juifs, qui eurent la haute main en Allemagne après la guerre, ce fut la volonté d'appliquer le *Diktat* de Versailles. Il appelle, à la suite de *Mein Kampf*, la politique allemande de cette époque : *Erfüllunspolitik*, « la politique d'accomplissement. » Et il nomme ces années-là les années de l'impuissance nationale, les années d'ignominie. Il a des phrases de blâme sévère pour la littérature juive de cette époque en Allemagne et pour la presse juive qui lui faisait une publicité formidable.

Tel est le réquisitoire du Dr Grohauser. Nous avons souligné, çà et là, au passage, les lacunes que l'on y remarque et qui tendent à dissimuler les responsabilités de l'Allemagne elle-même, en tant que distincte de la juiverie allemande. Malgré tout, le tableau qu'il nous trace est si sombre, la liste des griefs allemands contre les Juifs est si longue, les chiffres qui nous sont fournis sont si énormes que l'on a peine à réserver son jugement, en une matière aussi délicate et aussi complexe.

Mais pour nous, Français, il y a deux choses qui amoindrissent considérablement la portée de cette documentation quelque peu unilatérale. C'est d'abord l'appel que fait l'auteur à l'autorité du P. Coughlin, dont il souligne les messages radiophoniques récents, en les présentant comme appuyés sur une information impeccable et décisive. Or, nous avons vu que cette information est au contraire très contestée et qu'il y a de bonnes raisons de croire qu'elle est très loin d'être impartiale.

En second lieu, le Dr Grohauser éprouve le besoin, en terminant son exposé, de faire une incursion en France, afin de démontrer que la juiverie est également maîtresse de la politique dans notre pays, parce que c'est elle qui inspire toute notre presse. Mais comme il voit du Juif partout chez nous, tant à droite qu'à gauche, comme tous nos journaux, presque sans exception, seraient, à l'entendre, sous le contrôle des Juifs, nous ressentons cette fois une instinctive méfiance contre tout l'ensemble de sa thèse. Si le Dr n'est pas plus exact quand il parle des affaires de son pays que quand il parle des nôtres, il est difficile d'ajouter une foi entière aux assertions sans nuances qu'il nous apporte. Que l'on en juge :

« La situation de l'Allemagne, — dit-il, en parlant de l'époque qui précéda le triomphe du nazisme, — était à peu près celle que l'on remarque aujourd'hui en France. Un exposé publié par Giovanni Preziosi, dans le n° de novembre de la *Vita italiana*, fournit, bien qu'incomplètement, des renseignements sur les conditions de propriété de la presse parisienne. Le *Journal des Débats* est par l'intermédiaire d'un M. Bousquet, qui fait partie de la banque juive Gunzbourg, contrôlé par Rothshild. Il en est de même du *Temps*, par l'intermédiaire d'un M. Roume. Le *Figaro* est sous la direction du juif roumain Cotnareanu ; parmi les chefs de sa rédaction, on remarque les juifs Hahn, Bauer, Bernstein, Maurois, Vanderem, Vonoven. Le *Petit Parisien* est la propriété du juif américain Browne ; le chef de rédaction est le juif Elie L. Bois, le secrétaire de rédaction est le juif Aghion ; parmi les rédacteurs on signale les juifs Lewin, Wolff, Loewel, Meyer, etc. L'*Information* est contrôlée par le juif Bollack et par la banque Lazard, qui de son côté est sous la direction du juif David Weill. A *Paris-Midi* et à *Paris-Soir* se trouvent les juifs Maurois, Titayna, Allouche, P. Wolff, Weisskopf (alias Charles Gombault) ; le directeur du service d'information est le juif Pierre Lazareff. A l'*Intransigeant* se trouve le juif Latzarus, qui signe encore « Gallus » et fournit les leaders-articles. Le rédacteur en chef de la feuille de Front populaire *Ce Soir* est un juif, J. R. Bloch, et le directeur de l'administration est le juif Bensam. A la rédaction du *Matin* travaillent les juifs Pessel, Sommer, Kirsch ; le chef de service d'information en est le juif Sam Cohen. *L'Œuvre* est sous le contrôle de la banque juive Bauer. L'*Ere nouvelle*, organe d'Herriot [6], a pour directeur le juif Albert Milhaud. Parmi les rédacteurs de la *République* se trouvent les juifs Jacques Kayser, Pierre Paraf, Sammy Beracha, Robert Aron. Au *Journal*, nous rencontrons les juifs Geo London et Jean Balensi. Le *Jour* et l'*Echo de Paris* sont sous le contrôle du juif Héricourt et parmi les collaborateurs on trouve les juifs Suarès et Idzowsky. Les prin-

[6] Cette mention est dans le texte que nous traduisons.

cipaux rédacteurs de *L'Epoque* sont les juifs Hirsch (alias Hutin), Bernstein et Bauer. Le rédacteur en chef de la feuille de Front populaire *Le Populaire* est le fameux Léon Blum et le directeur se nomme Rosenfeld ; à la direction de la rédaction travaillent encore les juifs Jean-Maurice Hermann, Marie-Louise Hermann, Moch, Zyromsky, Weill-Reynal, Cohen-Adria, Goldschild, Serge Moati, Nicolich, Liebermann, Schlesier, Julius Deutsch, Angelo Tasca, André Leroux, Hausser, Hirsch, Schermann, Kanter, Schiff, Kuntzelmann, F. Meysembourg, Betty Braunschwicg, Maurice Hirchovitz, *L'Ami du Peuple* est contrôlé par le juif Georges Mandel, qui est représenté à la direction de la rédaction par son concitoyen juif Michelson.

Dans les bureaux des Agences, la situation n'est pas meilleure. A l'*Agence Havas*, le rôle principal est joué par le juif Stern, possesseur de la banque Stern et de 20.000 actions de l'Agence Havas. Cette Agence est sous le contrôle, par ailleurs, de la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui, par l'intermédiaire de son directeur, Moreau, est sous la coupe de Rothschild. *L'Agence Radio* et l'*Agence Fournier* sont contrôlées par le juif Bollack.

Mais l'influence de la juiverie sur la presse française est encore beaucoup plus grande que cette énumération ne le laisse supposer, car les entreprises de Presse sont pour la plupart construites sous la forme de Sociétés par actions, en sorte que le capital anonyme juif, invisible au grand public, y participe sournoisement. »

Nous avons tenu à citer tout au long cette page. On voit qu'elle est empruntée par un écrivain catholique allemand, visiblement antisémite et gagné à la politique antijuive d'Hitler, à une revue italienne plus ou moins bien informée. Il n'entre ni dans nos moyens d'investigation, ni dans nos intentions de discuter ici, point par point, les données qui viennent d'être fournies. Nous les acceptons telles quelles et nous demandons : — Qu'est-ce que cela prouve ? Vous nous faites un tableau de la presse française d'où il résulte que, à droite comme à gauche, et en traversant toutes les nuances de notre opinion publique, presque tout ce que les journaux nous servent est d'inspiration juive. Même les journaux que vous n'avez pas nommés, soit de droite soit de gauche, sont forcément tributaires des agences Havas, Radio ou Fournier. Dès lors, de deux choses l'une : ou les Juifs qui, selon vous, dirigent tous ces journaux et informent les autres n'ont point d'opinion personnelle, ou ils en ont une. — S'ils n'en ont point, ils se bornent à servir à chaque tranche de clientèle ce qui lui sera agréable [7]. En ce cas, la juiverie, se bornant au rôle de cuisinière et s'appliquant à respecter les goûts et les tendances de ses lecteurs, n'exerce sur l'opinion qu'une influence assez effacée. Ce sont les lecteurs qui la meuvent et non pas elle qui meut ses lecteurs. — Ou bien, si les Juifs qui dirigent tous les journaux si divers qui ont été énumérés plus haut ont une opinion personnelle, qu'ils s'efforcent de faire partager à leurs lecteurs, en ce cas la juiverie française est profondément divisée contre elle-même. Elle se neutralise en quelque sorte, car on ne nous fera pas croire qu'il y a une entente, pour arriver à la domination de la juiverie, entre des journaux aussi dissemblables que l'*Epoque*, le *Journal des Débats*, le *Temps*, le *Matin*, le *Petit Parisien*, et le *Populaire* et l'*Œuvre*. Enfin, nous remarquerons encore que, selon les antisémites, les Juifs tendent à entraîner l'univers à la Révolution bolchéviste, alors que dans la liste si longue des journaux contrôlés, nous assure-t-on, par des Juifs, on ne trouve pas l'*Humanité*, organe principal du bolchévisme en France, mais au contraire une grande majorité de journaux antibolchévistes, et inspirés par le plus haut patriotisme français !

Encore une fois, la malencontreuse citation de la *Vita italiana* par le Dr Grohauser dans *Schœnere Zukunft*, suffit à jeter pour nous un voile de doute et de suspicion sur tout le reste de son exposé. Sa façon de raisonner sur la France, que nous connaissons mieux que lui, nous autorise à refuser notre pleine créance à sa façon de raisonner sur l'Allemagne, qu'il connaît beaucoup mieux que nous. Il est clair en effet que nos journaux, même s'il est exact qu'ils comptent tant de Juifs dans leur rédaction ou leur administration, comptent encore (même le *Populaire*, le plus mauvais de tous à notre point de vue catholique) un bien plus grand nombre de rédacteurs et d'administrateurs non-juifs. Et s'il est aisé de frapper les imaginations par des listes interminables de noms, il est fort peu critique, et même fort peu loyal, de ne pas donner des énumérations complètes, comme le voulait Descartes, dans l'une des Règles essentielles de son *Discours de la Méthode*. A chaque nom de Juif on verrait alors se juxtaposer un ou plusieurs noms de *Français de race aryenne* (puisque les Allemands tiennent à cette dénomination d'Aryens !) ou même d'excellents catholiques. Et même s'il n'en était pas ainsi, le tableau donné de notre presse ne nous permettrait qu'une conclusion juste : à savoir, que l'on peut être juif et patriote français à tout crin, puisque le nombre des journaux vraiment nationaux (ou, si l'on veut, plus nationaux que les autres) et violemment opposés à l'Internationale bolchéviste, l'emporte et de très loin sur celui des journaux suspects, quoique nationaux également, de quelque condescendance pour ladite Internationale !

Nous ne terminerons pas cette discussion sur la juiverie, sans donner un coup d'aile pour nous hausser très au-dessus d'une mesquine et criminelle opposition raciale. Nous ne pouvons pas oublier tous les bienfaits dont nous sommes redevables à la race juive. Nous repoussons avec horreur ce que nous avons nommé plus haut le *manichéisme racial* d'Hitler. Non, il n'est pas vrai que tout mal vienne de la juiverie et tout bien de la race aryenne ! Ce qui est vrai, c'est que le peuple hébreu fut le peuple élu de Dieu, que c'est au sein de ce peuple que le Christ, Sauveur des hommes, le Christ, Verbe incarné, unique Rédempteur, unique Pontife de l'humanité, unique Médiateur entre Dieu et les hommes, a voulu prendre naissance. Dans un article de *Schœnere Zukunft*, on a soutenu récemment que le Christ, parce qu'il était Dieu, n'appartenait à aucune race et que l'on ne pouvait pas le dire Israélite ! C'est une absurdité. En tant que Dieu, en effet, il transcende toutes les races à l'infini ; mais en tant qu'homme, il est bien le fils de Marie, qui était juive totalement, — cent pour cent, dit-on aujourd'hui, — et il s'est glorifié lui-même du nom de *fils de David* que nul ne peut lui disputer. Non, l'on ne peut pas dire que la race qui a

[7] Et l'on assure en effet que les divers journaux de Marseille : *Marseille-Matin*, très catholique, — *Le Petit Marseillais*, conservateur, — et *Le Petit Provençal*, Front populaire, — sortent tous trois de la même officine, sont rédigés par les mêmes écrivains, qui se bornent à présenter leur cuisine avec le goût réclamé par les diverses tranches de leur clientèle.

fourni au monde la Vierge Marie et son divin Fils Jésus-Christ, est une race dont il ne peut venir et dont il n'est jamais venu que du mal. Ce qu'il faut dire au contraire, c'est que d'elle est venu le salut et cela se trouve dans nos Evangiles : le Christ parlant à la Samaritaine lui dit en propres termes : « *Le salut vient des Juifs* ». (S. Jean, IV, 22) [8].

Nous conclurons par cette condamnation de l'antisémitisme qui émane du grand pape Pie XI :

« *C'est un mouvement auquel nous ne pouvons, nous chrétiens, avoir aucune part. La promesse faite à Abraham se réalise par le Christ, et par le Christ nous sommes de la descendance spirituelle d'Abraham... Non, il n'est pas possible aux chrétiens de participer à l'antisémitisme. Nous reconnaissons à quiconque le droit de se défendre, de prendre les moyens de se protéger contre tout ce qui menace ses intérêts légitimes, mais l'antisémitisme est inadmissible...* »

V

Quittons la pénible question juive pour assister, avec le P. Jalabert, aux dernières années d'un désespéré de génie, Arthur Rimbaud. Dans les *Etudes* du 20 janvier, le R. P. lui consacre un article émouvant intitulé : *Rimbaud en Abyssinie, aventurier, mercanti et contrebandier*.

Par un jour de la terrible canicule de la mer Rouge, le colonel Dubar ramassait dans les rues d'Aden, en 1880, un jeune Français mourant de faim. Il décline son nom, Arthur Rimbaud, son âge, 26 ans. Son nom ne dit rien au colonel et son visage ravagé semble indiquer un âge beaucoup plus avancé. Par pitié, un patron nommé Pierre Bardey accepte de prendre à son service cette épave humaine. Peu à peu, l'inconnu, par brèves échappées, livre quelques indices de son passé : il aurait déserté à Java, été chef d'équipe dans une carrière à Chypre, bourlingué dans la mer Rouge. De son enfance, rien, si ce n'est le nom d'une petite ferme des Ardennes, dont le souvenir durcit son rude visage. Il vivra encore onze ans, sans qu'un seul mot évoque son passé d'écrivain, sans qu'un seul vers tombe de sa plume. La souffrance, qui aurait pu le réhabiliter et le régénérer, ne mord pas sur sa nature indisciplinée. Les circonstances étaient favorables aux hommes entreprenants, dans cette région. C'était l'heure où la France prenait pied sur la côte est-africaine, à Obock, l'heure où l'Ethiopie, jusque-là jalousement close, commençait à s'ouvrir aux Européens.

« Avec le recul du temps, on peut mesurer ce que ces conjonctures favorables eussent réservé à un homme courageux et endurant, qui eût été à la fois intelligent et entreprenant, souple et tenace. Il n'en fallait peut-être pas tant pour réaliser une honnête fortune ; mais il n'en fallait pas moins pour devenir dans ce pays neuf un explorateur de grande classe, un pionnier de l'influence française, et qui sait, peut-être le précurseur d'une politique coloniale d'immense avenir dans une région où tout espoir de pénétration pacifique était permis. »

Malheureusement, si Rimbaud était intelligent et énergique, s'il se montra d'une invincible endurance, son caractère le condamnait à rêver sa vie et à user ses forces dans des entreprises avortées.

C'était en 1880, le 10 novembre, que Rimbaud s'était lié par contrat, pour trois ans, à la firme lyonnaise Vianay, Bardey et Cie, moyennant un traitement de 150 roupies par mois — 350 fr. — ainsi qu'une participation de 1 % aux bénéfices nets de l'agence qui venait d'être fondée à Harrar.

Rimbaud est envoyé à Harrar et quitte sans regret l'enfer d'Aden. Un boutre le transporte sur la côte africaine, à Zeyla, où il prend la caravane. Le voilà dans le désert. Une quinzaine d'étapes conduisent aux pentes sévères du Harrar. Le paysage se transforme en abordant la montagne : acacias en fleurs, bégonias arborescents, fougères qui se balancent au pied de sycomores géants.

On monte sur un plateau et l'on trouve, à 2000 m. d'altitude, le climat de la Toscane, sous le soleil des Tropiques. Aux approches de la ville de Harrar, on aperçoit un tas informe de pierres et de boue grisâtre, dans un cadre de prairies fraîches et de coteaux verdoyants : c'est la cité, entourée de hauts remparts que traversent cinq portes. Vers le centre, se remarque une sorte de palais avec étage, la seule bâtisse de ce style, élevé naguère par Raouf pacha, le conquérant de 1874. Cest cette maison que la société Bardey a louée pour y installer son agence et c'est là que Rimbaud trouve son gîte, ses bureaux, ses magasins. En quoi consistera son travail ? A écouler des étoffes lyonnaises, des soieries à bon marché, des objets d'usage courant dont peuvent avoir besoin les fonctionnaires et les soldats égyptiens, enfin toute la variété multicolore des articles capables de tenter les indigènes. Vendeur au détail, l'agent achète en gros au hasard les produits de l'économie primitive locale : peaux, ivoire, gommes, café, musc.

Les occupations de Rimbaud, à Harrar, remplissent mal les journées et pas du tout les soirées. Mais il ne fréquente personne ; il ne boit pas. Il est jalousé par les Grecs et Arméniens qui voient en lui un concurrent. La garnison égyptienne est un ramassis de chiens et de bandits. Rimbaud, casanier, reste chez lui et s'endort avec ses mystérieuses pensées. Son seul rêve apparent est de faire fortune au plus vite. Il veut pour cela faire tous les métiers à la fois. Il a écrit à sa mère, qui se morfond dans sa ferme des Ardennes, et il s'impatiente de ne pas recevoir aussitôt les manuels du Charron, du Tanneur, du Parfait Serrurier, puis de l'Exploitation des Mines, puis encore le Manuel du Verrier, du Potier, du Fondeur, du Briquetier, du Faïencier, du Fabricant de bougies. Toute la Bibliothèque Roret va y passer. Mais la pauvre tête de Rimbaud est sans cesse en ébullition, et quand il reçoit les livres tant désirés, il a changé d'avis. Il songe un moment, pour tromper son ennui, à faire des excursions dans le voisinage, en compagnie du missionnaire français qui vient d'arriver à Harrar au printemps de 1882, Mgr Taurin Cahagne. Puis il y renonce. Il va jusqu'à Boubassa, à 50 kilomètres au sud de Harrar, mais non point en missionnaire, bien plutôt en commerçant. Il en rapporte quelque argent, mais aussi une fièvre pestilentielle. Le pays le dégoûte tellement qu'il se querelle par

[8] « Supposez, a écrit Léon Bloy, que des personnes autour de vous parlassent continuellement de votre père et de votre mère avec le plus grand mépris, et n'eussent pour eux que des injures et des sarcasmes outrageants, quels seraient vos sentiments ? Eh bien ! c'est exactement ce qui arrive à Notre-Seigneur Jésus-Christ. On oublie, ou plutôt on ne veut pas savoir que notre Dieu fait homme est Juif..., que sa Mère est une Juive, la fleur de la race juive, que les Apôtres ont été des Juifs aussi bien que les Prophètes ; enfin que notre Liturgie tout entière est puisée dans les Livres juifs. Dès lors, comment exprimer l'énormité de l'outrage et du blasphème qui consiste à vilipender la race juive ? »

lettre avec ses patrons et que, dans sa colère, il descend à Aden, nourrissant des projets de départ qu'il ne peut réaliser faute de ressources.

La fin de 1882 et le début de 1883, il les passe à Aden, pays affreux, s'il en fut : « Il faut être victime de la fatalité, écrit-il, pour s'employer dans des enfers pareils ! » En vain offre-t-il sa collaboration à la Société de Géographie ; elle ne prend sur l'heure aucun intérêt aux rapports de ce petit agent de la Société Vianay, Bardey et C^ie^, et quand, après coup, elle s'aperçoit que ces rapports avaient de la vie, de l'exactitude, de la couleur, c'est lui qui met au panier la lettre de la Société. Le voilà pourtant qui rêve d'explorations pour son compte. Il commande des appareils, des livres. Et c'est sa mère, la prudente paysanne, qui fait échouer ces projets aventureux : elle a converti en bonnes terres l'argent d'Arthur et, en réponse à sa demande, elle se borne à répondre par des « gronderies acariâtres ». Il se fâche, sans rien obtenir. De guerre lasse, il est contraint d'accepter un nouveau bail de deux ans pour Harrar, à l'agence Bardey.

C'est pendant cette nouvelle période que se déroulent au Soudan les graves événements qui obligent l'Egypte à abandonner le Harrar. L'Angleterre, pour empêcher toute autre puissance de s'installer dans cette région, pousse le fils du dernier émir à y prendre le pouvoir. Rimbaud voit clair dans le jeu de la grande puissance coloniale, et il écrit à sa mère, le 30 décembre 1884 : « La politique des Anglais est absurde. Leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne, et toute leur entreprise une suite insensée d'absurdités et de déprédations. »

Il en a gros sur le cœur, parce qu'il voit ses projets contrecarrés. Et l'on verra tout à l'heure qu'il n'avait aucun droit à donner des leçons de moralité commerciale aux redoutables concurrents qu'étaient les Anglais.

En attendant, devant la menace xénophobe qui suit l'avènement de l'émir patronné par l'Angleterre, il est obligé de se replier sur Aden.

Et vers le même temps, il se brouille définitivement avec sa Société. Le 27 octobre 1885, il écrit à sa mère :

« J'ai quitté mon emploi d'Aden, après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs, qui prétendent m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de services à ces gens ; et ils s'imaginaient que j'allais, pour leur plaire, rester avec eux toute ma vie. Ils ont tout fait pour me retenir ; mais je les ai envoyés au diable, avec leurs avantages, et leur commerce, et leur affreuse maison, et leur sale ville. »

Mais il ne s'agissait pas pour lui d'un simple coup de tête. Il avait pris froidement son parti et il voulait se jeter dans le trafic des armes.

Ce commerce était alors, en même temps que difficile, épuisant et périlleux, très lucratif. Les vieux fusils, achetés en France ou en Belgique de 7 à 8 fr. pièce, se revendaient sur les plateaux abyssins autour de 40 fr. Il est vrai que le transport était coûteux, mais il restait une marge importante de bénéfices, d'autant que l'on ne vendait pas au détail, mais en gros, aux souverains du pays. Les clients éventuels étaient alors deux rivaux qui s'apprêtaient à se faire une guerre sans pitié : d'une part, le Roi des rois, c'est-à-dire l'Empereur d'Abyssinie, Jean IV du Tigré, — d'autre part, le petit roi du Choa, celui qui allait rendre fameux le nom de Ménélik. C'était surtout Ménélik qu'un commerçant français pouvait se flatter d'atteindre. Depuis 1872, vivait à Ankober, capitale du Choa, un certain aventurier français, Labatut, qui avait réussi à entrer dans la confiance de Ménélik et lui avait conseillé de faire venir des techniciens européens. Depuis 1879, un ingénieur suisse, Alfred Ilg, avait réussi à prendre le rôle de conseiller politique, puis de ministre de l'ambitieux roi. Sans passer par Aden, ce qui mettait en rage les Anglais, il était devenu possible, depuis l'installation des Français à Obock, sur la côte des Somalis, en passant par Tadjoura, d'organiser un transport d'armes vers le Choa.

C'est alors que Rimbaud tente sa chance. Il possède environ 15.000 fr. En mettant cette petite fortune dans l'affaire, il pourra acheter quelques milliers de fusils, qu'il compte revendre à Ménélik, et il calcule qu'il aura au bas mot de 25 à 30 000 fr. de bénéfices. Au bout de quatre voyages, son capital atteindra de 100 à 150.000 fr., et à cette date — vers 1886 — c'est de quoi vivre tranquillement de ses rentes. Pour mieux assurer ses chances, il s'associe avec Labatut.

Mais Rimbaud doit connaître toutes les traverses. Après avoir lutté pour obtenir de la France le droit de transport de ses fusils (afin d'échapper à la méfiance des Anglais) et pour trouver des porteurs qu'effraient les dangers du voyage vers Ankober, à travers le pays des sauvages Danakils, au moment de se mettre en route, voici que Labatut tombe malade, quitte le pays et vient mourir en France. Rimbaud s'adresse à Paul Soleillet, hardi colonisateur du pays, mais Soleillet à son tour est foudroyé par une embolie dans Aden. Rimbaud est contraint de partir seul, en octobre 1886. Le voyage dure quatre mois, à travers des pays affreux. Le 6 février 1887, la caravane épuisée débouche dans Ankober, petite ville d'une répugnante saleté. Hélas ! Ménélik est en expédition. Il faut l'attendre, puis le chercher. Enfin, en mai, le souverain est de retour et Rimbaud peut lui offrir sa marchandise. Mais le *ras* du Choa est affreusement rapiat, et il venait de rafler au Harrar toutes les armes qui s'y trouvaient. Rimbaud est contraint de subir ses conditions. Après des débats fastidieux, il finit par vendre et même toucher son argent. Malgré tout, l'opération n'a pas été trop mauvaise : bien qu'il déclare au consul de France quil a mangé 60 % de son capital, il avoue par ailleurs qu'il est rentré à Aden avec 34.000 fr. ; il avait donc plus que doublé sa mise !

Sans doute, il a hâte de quitter ces « satanés pays », mais il espère toujours faire mieux une autre fois. Il s'associe avec un certain Savouré, puis avec un nommé César Tian, qui officiellement est un importateur de café, de pelleteries et de musc, mais qui en réalité fait la contrebande des armes et probablement aussi celle des esclaves. Rimbaud a-t-il participé à ce honteux trafic ? Ses biographes voudraient pouvoir en douter. Mais il reste, hélas ! une pièce terriblement accusatrice contre lui, un billet d'Ilg répondant à l'une de ses lettres : « Quant aux esclaves, pardonnez-moi, je ne puis m'en occuper. Je n'ai jamais acheté d'esclaves et je ne veux pas commencer. Même pour moi, je ne le ferai pas. » Nous ne voulons pas dire que Rimbaud avait perdu tout fonds d'huma-

nité, mais il était engagé dans des chaînes difficiles à secouer. Désespéré comme il l'était, détaché de toute moralité et de toute foi, il est possible, vraisemblable même, — puisque la lettre d'Ilg est là, — qu'il se laissa entraîner jusqu'à ce lamentable fléchissement !

Rentré au Harrar, en fin d'avril 1888, il y reste trois ans, faisant la navette entre les plateaux et le port de Zeyla ou celui de Djibouti, achetant peaux, gommes, café, musc, mais faisant surtout le trafic des armes et des munitions. Mais s'il était d'une endurance extraordinaire, comme caravanier, il n'avait pas l'âme du négoce et se faisait régulièrement rouler, tantôt par Ménélik, tantôt par ses associés. Il fait tout de même non pas cette fortune que le *Larousse du XX*[e] *siècle* lui attribue (au mot *Rimbaud)*, mais une modeste pelotte. Revenu au Harrar, en 1888, avec 15.000 fr., il repart en 1891 en liquidant son avoir, et il se trouve à la tête de 37.450 francs.

« Infatigable et dur à la peine, audacieux jusqu'à la témérité, l'esprit sans cesse en éveil, parlant tous les dialectes abyssins, il aurait pu rivaliser avec les plus hardis explorateurs et devenir, parmi les pionniers de l'influence française, un des plus illustres en cette Afrique orientale où il passa onze ans de sa vie, sans presque y laisser de traces durables. Mais il était de ceux qu'une nature à la fois instable et obstinée dans l'erreur prédestine à ne rien apprendre et à ne rien construire... Les contrariétés les plus usantes ne mordirent jamais sur son orgueil et son entêtement qui demeureront irréductibles. Entier dans ses idées, qui n'étaient souvent que des lubies forcenées, il finissait par se disputer avec tout le monde, aussi l'avait-on dénommé « la terreur des chiens ».

Quand il avait quitté l'Europe, en 1873, à 19 ans, en renonçant à cette carrière littéraire où il était en passe de se faire un très grand nom, il avait lancé à son pays ce défi orgueilleux : « Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux ; sur mon masque, on me jugera d'une race forte J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal ! [9] » Paganisme forcené, qui est bien de notre temps, où la loi de la violence semble vouloir ressaisir l'univers !

Et pourtant, il restait au fond du cœur de Rimbaud, ce cœur obscurci et farouche, un héritage chrétien, un fonds de bonté et de charité. S'il avait trafiqué de la chair humaine, il lui était arrivé aussi plus d'une fois de rentrer chez lui « nu dans son burnous pour en avoir habillé quelques-uns sur sa route ». Or, la charité efface tous les péchés. Celui qui a fait miséricorde recevra aussi miséricorde. « De tout le passé trouble et forcené du révolté, du damné des lettres et de l'évadé de l'enfer des tropiques, le Seigneur ne retint que ces humbles actes de charité épars dans une vie qui avait prétendu être un défi à la charité. Arthur Rimbaud mourut pieusement, définitivement réconcilié et apaisé pour la première fois. »

Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud naquit le 20 octobre 1854 à Charleville (Ardennes). Son père était capitaine au 87[e] régiment de ligne, et sa mère « bourgeoise et paysanne, de devoir autoritaire, religieuse, économe, rigoureuse dans ses principes d'honnêteté propriétaire et impitoyable sur le chapitre de la discipline. » Il eut un frère et trois sœurs dont l'une mourut jeune. Il fit des études un peu heurtées, et qu'il n'acheva pas du fait de la guerre de 1870, au collège de sa ville natale. Il s'était d'ailleurs enfui, un soir de septembre 1870, pour venir à Paris. Ramené de force, il s'enfuit une seconde fois, et, par la vallée de la Meuse, gagna Charleroi. Il ne tarda pas à revenir à Paris qu'il trouva en pleine Commune. Enrôlé dans les Tirailleurs de la Révolution, il dut, après la défaite, regagner une troisième fois Charleville, au prix de mille difficultés.

A cette époque, il avait 17 ans et déjà son talent était complet, ce talent qui semble avoir été fait de beaucoup d'inconscience, uniquement appliqué aux notations hâtives, sur le moment même, et qui possède les qualités de cette manière spontanée : la force et la couleur. Il avait écrit notamment *Le Buffet*, *Le Dormeur du Val*, *Ma Bohème*, *Les pauvres à l'Eglise*, *Les Premières communions*, *Accroupissements*, tous poèmes qu'on devait lire plus tard dans ses œuvres, et surtout l'extraordinaire et unique *Bateau ivre*, la pièce type de son talent, d'un lyrisme et d'une couleur qui n'appartiennent qu'à lui.

C'est alors que commencent ses relations dépravées avec Paul Verlaine. Et le voici de nouveau à Paris, en octobre 1871, pour y séjourner, le plus souvent chez Verlaine, jusqu'en juillet 1872. Les deux poètes voyagent ensuite de compagnie en Angleterre, en Belgique, jusqu'en 1873, époque à laquelle se produisit leur rupture. Tous les deux se trouvaient alors à Bruxelles. Arthur Rimbaud, désireux de reprendre sa liberté, annonça son prochain départ à Paul Verlaine, qui, rendu fou à l'idée de perdre le jeune compagnon dont il ne pouvait plus se passer, tira sur lui deux coups de revolver. Cet incident conduisit Verlaine en prison pour deux ans, et Rimbaud à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, où il fut soigné. Expulsé ensuite de Belgique, il fit une nouvelle apparition à Charleville, où il publia, pour la détruire aussitôt, une édition de *Une Saison en Enfer*, sorte d'autobiographie psychologique.

Après quoi, il séjourne un instant à Londres comme professeur d'anglais, voyage en Allemagne en 1875, puis en Italie. Raccolé comme volontaire dans l'armée espagnole carliste, il s'engage, touche la prime et n'a rien de plus pressé que de s'esquiver à Paris. Il en repart bientôt pour une suite d'aventures sans nombre, menant l'existence la plus diverse et exerçant les métiers les plus différents. On le rencontre tour à tour en Ecosse, en Italie, à Vienne, à Stockolm, à Java. Professeur, camelot, bonisseur de cirque, soldat, il va tâtant de toutes les besognes, jusqu'à ce qu'enfin il s'établisse au Harrar.

C'est là que vient le surprendre le mal qui devait l'emporter. En mars 1891, une tumeur dans le genou droit l'oblige à abandonner Harrar, centre de ses opérations. On le transporte à Aden, puis à Marseille, où il entre à l'hôpital de la Conception. Réconcilié avec Dieu, et après des souffrances stoïquement supportées, il y mourut le 10 novembre 1891, des suites de l'amputation de la jambe.

En dépit de tous les biographes qui depuis bientôt 50 ans s'acharnent à scruter les détails de cette existence, le « cas Rimbaud » demeure une énigme. On n'arrive pas à comprendre comment, passé le jet de flamme dévorante, le poète, comme si l'inspiration fût tout d'un coup tarie en lui, oublia complètement les Muses pour se livrer aux besognes matérielles les plus ingrates.

Que faut-il penser de la valeur en soi de l'œuvre poétique de Rimbaud ? On est très divisé à son sujet. Les uns regardent l'auteur des *Illuminations* comme le plus grand poète français depuis Baudelaire ; d'autres pensent que son œuvre reste obscure et inachevée. « Elle me semble prodigieusement surestimée, écrit René Johannet dans *Les Lettres* (juin 1931, p. 562). Son influence n'est pas encore appréciable. Pour le moment elle a l'air puissant. Reste à savoir si les monstrueux balbutiements issus de ses élucubrations aboutiront à quelque chose d'organique et de vital. En tout cas il est impossible d'essayer de comprendre quoi que ce soit à ses *Lettres* ou à la *Saison en Enfer*, si l'on ne les explique pas en pleine biographie. Je dirai même que d'y être replongés cons-

[9] Dans *Une Saison en enfer*, Œuvres de Rimbaud, édition du *Mercure de France*, p. 261.

titue leur unique intérêt. Qu'on ait pour Rimbaud de l'adulation ou une simple curiosité, son cas reste insigne. Enfant prodige, vicieux précoce, il tourne le dos subitement au génie comme au dévergondage. Plus d'*Illuminations*, plus de *Bateau ivre*, mais *Commission-Exportation*. C'est une aventure singulière, ultra-personnelle, l'une de celles où notre époque, amoureuse d'individualité forcenée, se complaît. »

Au milieu de ses aventures et de ses désordres, Rimbaud sut néanmoins que la « clef du festin » est la charité du Christ, et tel de ses poèmes chante avec allégresse l'éternité retrouvée. Nous nous garderons bien de faire de lui un poète catholique. Mais il faut reconnaître qu'il contribua pour sa modeste part à porter un coup au matérialisme grossier de son époque, et mettre à son actif la conversion de Paul Claudel. Qu'il nous suffise ici de renvoyer au récit que l'ambassadeur-poète en a fait lui-même dans la *Revue de la Jeunesse* (10 oct. 1913), dans sa *Correspondance avec Jacques Rivière*, p. 142, et dans sa préface aux *Œuvres complètes de Rimbaud* (Mercure de France, 1924).

Cette édition des Œuvres reste la meilleure, avec celle publiée par les Editions de Cluny en 1937, 30 f. L'œuvre poétique de Rimbaud tient d'ailleurs fort peu de place.

Erudits ou amateurs trouveraient une bibliographie complète (jusqu'à la date où elle parut) dans l'ouvrage de Monda et Montel (Giraud-Badin, 1928). Hugo Thième lui consacre cinq colonnes dans le t. II de sa *Bibliographie*, et signale la publication en 1924, chez R. Davis, de *Un cœur sous une soutane*, ouvrage que nous ne trouvons mentionné nulle part ailleurs. Dans *Les Poètes d'aujourd'hui* de Van Bever et Léautaud (Mercure de France), t. III, on trouvera de précieux renseignements iconographiques.

Depuis la publication de ces divers recueils (dix années environ), maintes études ont paru sur Rimbaud, dont nous signalerons les principales, avec un mot d'appréciation, s'il y a lieu :

François RUCHON, *J.-A. Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence*, in-8 de 369 p., Champion, 1929, 40 f. Le jugement de l'auteur se résume en quelques lignes : « L'œuvre de Rimbaud nous fait apparaître dans un jour cru les dangers du subjectivisme littéraire, du subjectivisme absolu... » ; il a voulu « briser les chaînes logiques du langage. » et son œuvre « n'a été que génératrice d'erreurs. » Cet ouvrage renferme également une bibliographie très complète ;

Marcel COULON, *La Vie de Rimbaud et son œuvre, avec de nombreux documents inédits ou ignorés*, in-16 de 357 p., Mercure de France, 1929, 15 f. Spécialiste des questions scabreuses, l'auteur ne laise dans l'ombre aucune des tares du poète ; il le présente comme un anticlérical fanatique qui mourut cependant en catholique, grâce à sa sœur Isabelle. A retenir, parmi ses articles du *Mercure de France*, celui qui dénonce le « tripatouillage » de la correspondance du poète : *Les « vraies » lettres du Rimbaud arabo-éthiopien* (15 mars 1929, p. 629-640) ;

A. ROLLAND DE RENÉVILLE, *Rimbaud le voyant*, Au Sans Pareil, 1929. Première ébauche des théories tout récemment reprises et développées dans *L'Expérience poétique* (Gallimard, 1938) : comparaisons entre la conscience du poète et celle de l'enfant et du primitif ; parenté, intimité entre le poète et le mystique ; fusion immédiate avec une conscience impersonnelle ;

Jacques RIVIÈRE, *Rimbaud*, in-16 de 236 p., Kra, 1930 (vient d'être réédité chez Emile-Paul, 18 f.). Pour J. Rivière, le poète fut, comme pour Claudel, « un merveilleux introducteur » au christianisme. Il est regrettable pourtant qu'il en ait parlé en des termes qui nous choquent souverainement, parce que vidés de leur sens et revêtus d'une signification vague et profane qui constitue un véritable travestissement : « Rimbaud, dit-il, c'est l'être exempt du péché originel. Dieu l'a laissé s'échapper de ses mains sans l'avoir fléchi, faussé, blessé, sans l'avoir préparé par les mutilations nécessaires aux conditions de la vie terrestre ; il a oublié de lui ôter quelque chose dans l'âme. Rimbaud est venu entier, parfait, c'est-à-dire fait complètement de tous les côtés, sur toutes les faces — parfait non pas dans l'ordre du bien, mais dans celui de l'être *(sic !)*. L'ange l'emporte sur l'homme par autre chose que la pureté et sa sagesse ; il contient une dose plus forte de réalité, une plus grande quantité d'existence. A cet égard, Rimbaud est un ange. Un ange furieux. Il n'a pas été touché, il porte intacte la ressemblance de Dieu, il conserve toute la dépense que Dieu a faite en lui. Quelque chose de débordant, encore que d'invisible, émane de tout son être. Il y a dans son apparition ce je ne sais quoi de flamboyant et de saturé qui décèle les personnes surnaturelles. Il est le messager terrible qui descend dans l'éclair, tout debout, l'exécuteur d'une parole inflexible, le porte-glaive » *(!!!)* ;

Jean-Paul VAILLANT, *Rimbaud tel qu'il fut, d'après des faits inconnus et avec des lettres inédites*, in-16, « Le Rouge et le Noir », 1930 ; et *Le vrai visage de Rimbaud l'Africain*, dans le *Mercure de France* du 1er janv. 1930, p. 5-22. L'auteur y consigne ses entretiens avec M. Bardey, ce négociant exportateur qui fut le patron de Rimbaud en Ethiopie, et avec M. Georges Izambard, son ancien professeur à Charleville. D'après le témoignage du premier, « Rimbaud n'allait jamais à la messe, indifférent, sans ostentation, aux choses de la religion. Mais il entretenait avec les missionnaires les relations les plus cordiales. Il se plaisait même en leur compagnie, alors qu'il évitait généralement celle des autres Européens. » Une précision : Rimbaud est mort des accidents tertiaires de la syphilis qui se localisèrent aux genoux ;

Marguerite-Yerta MÉLÉRA, *Rimbaud*, in-16 de 286 p., Firmin-Didot, 1930, 30 f., et *Nouveaux documents autour de Rimbaud*, dans le *Mercure de France* du 1er avril 1930, p. 44-76. S'efforce de fixer les images fuyantes de sa double personnalité dans les pays et les milieux divers où il les dispersa ; trace un portrait peu flatteur de la mère du poète. — Mme Méléra vient de publier également, sous le titre *Ebauches* (Merc. de France, 1938), un volume qui contient des ébauches proprement dites, des lettres de Rimbaud et notamment la fameuse « Lettre du Voyant », une correspondance entre Isabelle Rimbaud et Paterne Berrichon et divers autres matériaux ;

Maurice DULLAERT, *L'Affaire Verlaine-Rimbaud*, dans le 4e cahier, novembre 1930, de la revue *Nord...*, librairie Henriquez, à Bruxelles. L'auteur est le premier à avoir fouillé le dossier détenu dans les archives du Parquet de Bruxelles. Travail précis et clair à souhait, sévère, comme il convient, dans ses appréciations envers les deux coupables. On en trouvera un bon résumé par M. Gaston Pulings dans le *Mercure de France* (1er février 1931, p. 703-709) ;

Raymond CLAUZEL, *Une Saison en Enfer et Arthur Rimbaud*, in-16 de 160 p., Malfère, 1931, 12 f., et *La Vierge folle et l'Epoux infernal dans « Une Saison en Enfer » d'Arthur Rimbaud* (*Mercure de France* du 1er février 1931, p. 561-575). Dans la *Saison*, qui ne compte que trente-six pages, l'auteur voit non seulement le chef-d'œuvre, mais encore le centre de la vie de Rimbaud. Il étudie tous les problèmes qu'elle soulève, avec la triple compétence du critique, de l'historien et du moraliste. L'article du *Mercure* tend à prouver que « l'Epoux infernal et la Vierge folle » sur lesquels on a longuement discuté ne font qu'un seul personnage et que c'est Rimbaud lui-même ;

André FONTAINAS, *Verlaine et Rimbaud. Ce qu'on présume de leurs relations et ce qu'on en sait*, 91 p., Librairie de France, 1931 ;

Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud (1870-1875), réunies et annotées par Jean-Marie CARRÉ, in-16, Gallimard, 1931, 15 f. ; du même, *Rimbaud en Ethiopie*, « Revue de France », 1er juin 1935, p. 465-486 ;

Benjamin FONDANE, *Rimbaud le voyou*, in-12 de 251 p., Denoël et Steele, 1933, 15 f. Le mot « voyou » doit s'entendre au sens étymologique de vagabond, « qui court les rues ». L'auteur, peu respectueux d'ailleurs du catholicisme, ne croit pas à la sincérité de la conversion finale de Rimbaud ;